

choisir

revue culturelle
n° 604 – avril 2010

(Renouer
avec l'ombre



Identité nouvelle

*Seigneur, quelle merveille je suis !
Je change, mais je suis toujours le même.
A travers les étapes de ma vie,
des transformations s'opèrent, cependant
je deviens de plus en plus quelqu'un.
Seigneur, accompagne-moi sur mon chemin,
quand je vis des crises, quand je cherche un sens
à ma vie, quand je n'y vois plus clair.
Eclaire-moi non comme un phare aveuglant,
mais comme des points de lumière balisant ma route.
Fais-moi prendre conscience de l'identité magnifique
que tu me donnes. Cette identité de ressuscité,
présente en moi, me pousse à être plus,
à grandir, à devenir quelqu'un d'ouvert,
capable de relations vraies, de paroles belles
et amicales, d'actions droites et constructives,
de responsabilité, de reconnaissance.
(...)*

Marcel Durrer

in **Chemin de résurrection**

Illustrations Françoise Pête Durrer

Editions franciscaines, Paris 2010, 96 p.



choisir

n° 604 - avril 2010

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Fred de Noyelle/GODONG

p. 10 : Institut Ricci de Taipei

p. 17 : Raymond Voyat

p. 22 : JJKphoto

p. 26 : Philippe Lissac/GODONG

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Un secret révélé <i>par Luc Ruedin</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
L'Oiseau consolateur <i>par Etienne Perrot</i>	
Eglise	9
Matteo Ricci et le fauteuil vide <i>par Benoît Vermander</i>	
Philosophie	13
L'amitié, vue par Ricci (<i>Réd.</i>)	
Sciences	15
Le Ricci, descendant de Matteo (<i>Réd.</i>)	
Société	16
Les Japonais et les étrangers. Remodelage plutôt qu'intégration <i>par Raymond Voyat</i>	
Société	20
Le goût du risque <i>par Etienne Perrot</i>	
Psychologie	24
Le bal des ombres. Les peurs : du collectif à l'individuel <i>par Claude A. Vergoz</i>	
Méditation	28
Une raison de vivre. Réponse à Stig Dagerman <i>par Barbara Polla</i>	
Cinéma	32
Un Job moderne <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	34
Une fille d'Andersen <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	37
A la découverte de Dante <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Livres ouverts	38
L'engagement de Hans Küng <i>par Pierre Emonet</i>	
Chronique	44
Comme le temps passe... <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Un secret révélé

L'image de la Suisse a pris un sacré coup. Données volées et secret bancaire mis à mal, humiliations libyennes dans un rocambolesque feuilleton, et j'en passe... Ceux qui, établis dans la certitude inamovible et définitive que notre image à l'étranger était au beau fixe, en Libye ou ailleurs, doivent déchanter et réviser leur copie. Et pour qui croyait à l'inviolabilité du secret bancaire, le coup est rude. Rien ne va plus au pays à la croix blanche.

Qui dit secret dit « ensemble de connaissances, d'informations qui doivent être réservées à quelques-uns et que le détenteur ne doit pas révéler » (Petit Robert). Jusqu'à maintenant, loin d'être un secret de polichinelle, le fameux secret bancaire suisse avait presque fonction de secret d'Etat. Mises au secret en ces lieux discrets qu'étaient nos banques suisses, les données volées n'auraient jamais dû voir le jour ; elles auraient dû être gardées à l'abri, dans l'ombre ouatée, silencieuse et protégée des coffres-forts. Seulement voilà, un certain Hervé Falciani a mis à mal son secret professionnel, mettant du coup le feu aux poudres. Il a mis dans le secret notre voisine d'outre-Jura. Déjà outre-Atlantique les choses avaient tourné au vinaigre. Comme si cela ne suffisait pas, s'est ajoutée la puissante Allemagne, n'hésitant pas à user de moyens peu orthodoxes pour acquérir les fameuses données. Ce qui a d'ailleurs incité la droite helvétique à saisir la justice internationale. Pour essayer de sortir de l'impasse, des tractations et pourparlers se font sans doute dans le secret. Quelles seront les retombées économiques, sociales, politiques de cette affaire, nul ne peut le prédire. Quelles sanctions pour les fraudeurs ? Devront-ils passer à la caisse, payer des amendes salées, être mis au ban de la société ? Leur identité sera-t-elle rendue publique ou gardée sous le sceau du secret ?

Depuis que l'affaire a éclaté au grand jour, des sentiments divers et contradictoires habitent le cœur des Suisses : colère, honte, peur, révolte, etc. Comme le dit Claude A. Vergoz,¹ il est peut-être temps « d'inviter le diable à notre table », de rétablir avec notre ombre une relation suivie et intime afin de ne pas nous essouffler dans le combat qui se profile, ni d'entretenir une relation persécutrice et culpabilisante avec ce que nous refusons de voir et qui ne peut que nous paralyser.

Dans une culture néolibérale et scientifique où tous les risques sont calculés et connotés négativement, où la perte de sens est proportionnelle à la réduction de l'inconnu novateur et vivifiant, la qualité première est la réactivité.² Et ceci en trouvant les mots justes pour rétablir une dignité helvétique mise à mal.

Si la peur est mauvaise conseillère, osons croire que le risque d'une juste prise de parole, en fondant notre solidarité avec les plus démunis - telle la décision de rendre l'argent des Duvalier au peuple haïtien -, libérera un espace nouveau et donnera du vent frais à notre pays. Car « rien ne pèse tant qu'un secret » (La Fontaine). La Suisse a tout à gagner à ne pas se dissocier ou se couper de son ombre. Faire la clarté en reconnaissant les fautes ne peut que grandir celui qui s'y exerce. En rendant transparent et intelligible aux citoyens suisses un secteur bancaire qui s'est souvent nourri de l'injustice, les autorités de ce pays rendraient, en assainissant et orientant ce commerce vers plus de justice et d'équité, la dignité à ses citoyens.

Il y a 400 ans, un certain Matteo Ricci prenait le risque de l'amitié avec le plus lointain, le plus secret, l'Empire du Milieu. Missionnaire « à la jonction de la passion pour l'unité et l'écoute de la différence »,³ il osa inventer de nouveaux chemins d'évangélisation. Dans le contexte actuel, la mission ne propose-t-elle pas une alternative à la globalisation financière ? Pour les chrétiens, il est urgent de ne pas craindre d'aller, quand il le faut, à vent contraire et de poser une parole qui libère du fol appât du gain.

Certes, prendre conscience de son ombre et la laisser apparaître aux yeux de tous ne sauve pas. C'est cependant un premier pas sur le chemin de la vie. Il n'y a rien de secret qui ne doive être mis à jour (Mc 4,22). La Miséricorde, ce secret de Dieu, nous précède. Elle s'accomplit et se réalise en nous lorsque notre liberté, refusant la pente mortelle, s'engage pour la justice et la solidarité. Que ce faisant surgisse l'aube de Pâques dans le cœur de ceux qui se décident à exercer ainsi leur pouvoir relève de la vérité. Nous rendant libres (Jn 8,32), elle nous dispose à l'étonnante grâce du Ressuscité.

Luc Ruedin s.j.



1 • Voir les pp. 24-27 de ce numéro.
 2 • Voir l'article d'**Etienne Perrot**, aux pp. 20-23 de ce numéro.
 3 • Voir l'article de **Benoît Vermander**, aux pp. 9-12 de ce numéro.

■ Info

Genève : les textes religieux à l'école

Dès la rentrée 2011, les écoliers genevois de tous les degrés de la scolarité obligatoire étudieront les grands textes religieux dans le cadre des cours d'éducation citoyenne et dans celui des sciences humaines. Au niveau supérieur, cet enseignement trouvera sa place dans le cadre des cours de littérature et de français.

Il s'agira d'une approche historique, culturelle et comparative des modes de pensée des diverses sociétés et cultures, à travers l'étude des grands textes fondateurs, religieux ou non. Le Département de l'instruction publique du canton (DIP) travaille actuellement sur la liste de ces textes et sur un programme d'études adapté à l'âge des élèves. « Il pourrait s'agir de grands ouvrages de contes et légendes ou d'extraits de la Bible, du Coran ou de textes bouddhistes. Mais *Le Contrat social* de Rousseau ou la *Déclaration des droits de l'homme* pourraient aussi être concernés », explique Patrick Hess, secrétaire général adjoint du DIP.

L'affaire remonte à plus de dix ans. Face au déficit de références et de culture religieuses des jeunes, le DIP avait mis en place un groupe de travail exploratoire. En 2003, un groupe de travail interne a été constitué avec pour mission d'identifier les éléments de la culture religieuse existant dans l'école genevoise et d'évaluer les enjeux liés à la question de l'enseignement du fait religieux. Sur la base de cette étude, un rapport du Conseil d'Etat (novembre 2004) a été rédigé et approuvé par le Grand Conseil en 2006. Le Conseil d'Etat y spécifie que « l'école genevoise n'est pas censée enseigner le fait religieux mais prendre tou-

tes les mesures utiles pour encourager les enseignants à traiter du fait religieux dans leurs classes ». Fin 2009, le DIP a finalement chargé un groupe d'experts de l'aider à concevoir ce plan d'étude.

(Apic/réd)

■ Info

L'Eglise et les athées

Une fondation consacrée au dialogue entre l'Eglise et les agnostiques ou athées est en cours de création, à l'initiative du Conseil pontifical de la culture, a annoncé Mgr Gianfranco Ravasi, président de ce dicastère, le 25 février 2010. Il s'agit là d'une « première concrétisation » de l'appel de Benoît XVI, lancé le 21 décembre 2009 devant la curie romaine, à un « dialogue renouvelé avec les hommes et les femmes qui ne croient pas mais qui veulent s'approcher de Dieu ».

L'objectif principal de cette fondation est de « créer un réseau de personnes agnostiques ou athées qui acceptent le dialogue et deviennent membres de la fondation et, par conséquent, du dicastère », a expliqué Mgr Ravasi. Cette fondation s'intitulera la Cour des gentils, nom de la cour du Temple de Jérusalem pour les non Juifs. (Apic/réd.)

■ Info

Europe : repos dominical

Martin Kastler, député européen de l'Union chrétienne sociale, membre de la coalition au pouvoir en Allemagne, a lancé le premier référendum citoyen de l'Union européenne (UE). Il demande que le dimanche redevienne une journée consacrée au repos et à la vie de famille. « Le moment est venu de montrer que,

en tant que citoyens européens, nous voulons nous impliquer, non seulement à travers les élections, mais aussi d'autres manières », explique-t-il sur le site web de la pétition (www.free-sunday.eu).

Les appels à la préservation du repos dominical s'intensifient dans les 27 pays de l'UE. En février 2009, des députés allemands, français, italiens, polonais et slovaques du Parlement européen avaient élaboré une déclaration, avec le soutien de responsables d'Eglises européennes. Ils demandaient que le dimanche soit protégé dans la future législation de l'UE afin de défendre « la santé des travailleurs et la réconciliation du travail et de la vie de famille ». (Apic)

■ Info

Maroc : expulsion pour prosélytisme

Les autorités marocaines ont procédé, début mars, à une nouvelle expulsion d'étrangers pour prosélytisme. Selon le ministère de l'Intérieur, il s'agirait de « 16 personnes, résidents et dirigeants » d'un orphelinat situé dans la commune de Ain Leuh, dans le Moyen-Atlas. « Sous couvert d'actions de bienfaisance, ce groupe s'adonnait également à des activités de prosélytisme visant des enfants n'ayant pas plus de dix ans. »

L'archevêque de Rabat, Mgr Vincent Landel, a soutenu la décision du gouvernement, estimant que le prosélytisme qui consiste à forcer des personnes vulnérables à changer de religion est un « acte condamnable » (Agence de presse marocaine MAP). Il a encore indiqué que « les personnes expulsées (...) n'agissent pas selon la loi de l'Eglise catholique (...) et que ces évangélistes n'ont strictement rien à voir avec l'archevêché catholique. » (Apic)

■ Info

Evangelisation et conversion

Le pasteur Tveit, secrétaire général du Conseil œcuménique des Eglises (COE), et le pasteur Tunnicliffe, directeur international de l'Alliance évangélique mondiale (AEM), se sont rencontrés le 3 mars, à Genève, pour discuter de questions communes concernant l'unité des chrétiens. Ils ont notamment parlé du travail mené actuellement sur le code de bonne conduite sur la conversion, auquel participe également l'Eglise catholique romaine. Selon Geoff Tunnicliffe, « cette importante réunion a permis de trouver des terrains d'entente en matière d'évangélisation, de liberté religieuse et d'accompagnement des personnes vulnérables. Nous nous réjouissons des discussions qui sont en cours avec le COE. » (WCC)

■ Opinion

De l'eau propre !

« Pour que les populations humaines et les écosystèmes puissent se développer, l'eau doit être propre, elle doit rester propre et surtout elle doit être accessible à tous. (...) Plus de 2,5 milliards de personnes vivent sans installations sanitaires suffisantes. On estime à 884 millions le nombre de personnes qui n'ont pas accès à une eau de boisson salubre, la plupart se trouvant en Afrique. Chaque année, environ 1,5 million d'enfants meurent de maladies transmises par l'eau. La dégradation de la qualité de l'eau des rivières, des fleuves, des lacs et des nappes souterraines a des répercussions directes sur les écosystèmes et la santé des êtres humains. Une telle situation

représente une terrible tragédie humaine et un obstacle majeur pour le développement.

» Avec les maladies liées à l'eau et les difficultés financières supplémentaires qu'elles impliquent, les chances qu'ont les familles pauvres de donner une éducation à leurs enfants se réduisent. La génération suivante se trouve ainsi privée de la possibilité d'améliorer ses propres conditions de vie et de briser le cycle de la pauvreté et de la misère dans lequel elle se trouve enfermée. Une eau propre et des installations sanitaires correctes sont donc la clé de tout. (...)

» En ces temps de réduction des dépenses, alors que les difficultés économiques remettent en cause l'investissement pour le développement, il faut dire clairement que les bénéfices qui découlent du développement compensent amplement les coûts occasionnés. On estime que la réalisation des Objectifs du Millénaire pour le développement concernant l'accès à l'eau potable et à l'assainissement permettra d'économiser globalement plus de 84 milliards de dollars. Nous disposons déjà des connaissances scientifiques nécessaires pour réaliser des avancées immédiates dans la fourniture d'une eau propre et de services d'assainissement, mais le financement doit suivre. (...) En cette Journée mondiale de l'eau [22 mars], j'exhorte les gouvernements, la société civile, le secteur privé et toutes les parties prenantes à placer l'objectif de *l'eau propre pour un monde sain* au tout premier rang de leurs priorités. »

Irina Bokova,
directrice générale de l'UNESCO

■ Info

YouTube du Vatican

En l'espace d'une année, 250 millions de personnes ont visité le site Internet de vidéos en ligne *YouTube* du Vatican, s'est félicité Mgr Claudio Maria Celli, président du Conseil pontifical pour les communications sociales. Selon ce dicastère, ce projet de brefs reportages sur l'actualité vaticane est un « succès depuis le début », enregistrant 700 000 visiteurs dès la première semaine (janvier 2009). Mgr Celli a souligné que les fidèles du « village mondial » avaient « la responsabilité de l'annonce de Dieu, même à travers le monde numérique », qu'il n'a pas hésité à définir comme un terrain fertile pour la diffusion du message chrétien. (*Apic*)

■ Commentaire

Peine de mort

Comme pour la torture, l'abolition de la peine de mort ne devrait souffrir d'aucune exception. Elle n'a aucune incidence sur la criminalité ni sur la sécurité face au terrorisme. De plus, le Noir, le pauvre, l'homosexuel... sont les plus exécutés. A ce jour, 152 pays (sur 192) l'ont abolie de fait ou de droit.

Le 4^e Congrès contre la peine de mort s'est tenu à Genève, du 24 au 26 février 2010. Quelque 2000 délégués du monde entier ont pu assister à des tables rondes thématiques (par zones géographiques, selon les religions...), à des ateliers ou des rencontres informelles. José Luis Zapatero, président de l'Espagne, a lancé un appel pour un moratoire universel à l'aube de 2015, qui pourrait servir de marche-pied pour une abolition totale.

S'il y a eu des progrès de congrès en congrès, le plus dur reste à faire : 90 % des exécutions ont encore lieu dans cinq pays (Iran, Arabie Saoudite, Pakistan, Chine et Etats-Unis). Paradoxalement ce qui pourrait la faire abroger rapidement serait son coût financier. Car, aux Etats-Unis, ceux qui la pratiquent encore ont prouvé que cela leur coûtait plus cher de faire condamner à mort les criminels que de les maintenir en prison prolongée !

Le Congrès de Genève s'est aussi voulu culturel : une soirée à la Comédie avec la pièce de Victor Hugo sur *Le dernier jour d'un condamné à mort*, et une soirée au BFM autour de témoignages poignants de souffrance, d'espérance, de combats, de réconciliation, malheureusement présentés dans un grand show médiatique qui a transformé les spectateurs en « voyeurs ».

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Info

Décès de Cheikh Tantawi

Le cheikh égyptien Muhammad Sayyed Tantawi est décédé le 10 mars, à l'âge de 81 ans. Il était depuis seize ans le grand imam d'Al Azhar (Caire), la plus haute institution théologique de l'islam sunnite. Le cardinal Jean-Louis Tauran, président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, a salué la mémoire de « cet homme de paix et de dialogue ».

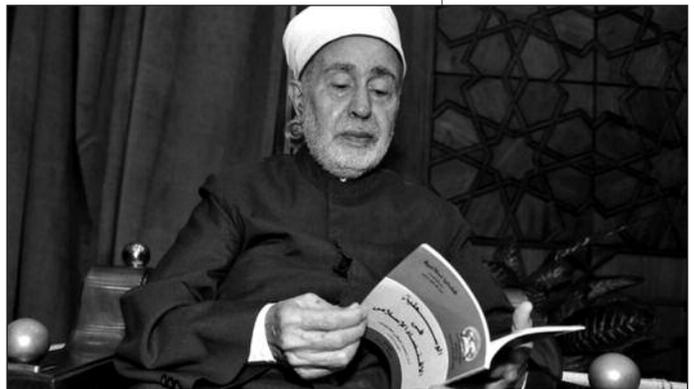
Défenseur d'une vision moderniste de la religion, en lutte contre le fanatisme et la violence, Cheikh Tantawi avait suscité de nombreuses controverses par ses déclarations libérales. Ainsi lorsqu'il déclarait au journal *La Croix*, à l'heure où l'on pratiquait encore l'excision à grande échelle en Egypte : « Je dois lutter contre cet obscurantisme. L'excision n'est pas

une obligation religieuse, c'est une coutume nilotique. Ma propre fille n'a pas été excisée. » Lors du débat sur le voile en France, il avait introduit une distinction entre le croyant qui vit dans un pays musulman et celui qui réside à l'étranger qui est tenu de se plier aux lois du territoire où il vit. En octobre 2009, il avait interdit le port du *niqab* (vêtement couvrant le corps et le visage sauf les yeux) dans tous les établissements scolaires rattachés à Al Azhar.

Cheikh Tantawi entretenait de bonnes relations avec le pape copte-orthodoxe Chenouda III. Il s'était rendu à Nag Hammadi, le 6 janvier passé, après l'attentat contre six fidèles coptes sortant de la messe de Noël : « Je suis responsable de chaque musulman », avait-il déclaré, en présentant ses excuses à l'évêque du diocèse, les auteurs présumés étant de confession islamique.

Son successeur, Ahmed Mohamed Ahmed al-Tayeb, a été nommé par décret, le 19 mars, par le président Moubarak. L'imam al-Tayeb a fait des études universitaires en France. Il était président de l'Université d'Al Azhar depuis 2003.

(Réd.)



L'Oiseau consolateur

Un beau matin d'avril, l'ami Antoine me déclara : « Les oiseaux chantent, la chaleur revient dans mes os fatigués, le printemps est là, c'est une résurrection ! » - « Tu te consoles bien facilement », lui répondis-je. - « Pas du tout, répliqua-t-il, je constate simplement que l'hiver est passé, la vie a triomphé. » - « Triomphé pour qui ? Pour toi qui es encore en bonne santé ou pour tous ceux qu'écrasent le malheur, les enfants disparus, la solitude ? Ne connais-tu pas la destinée de l'être humain ? Il naît sans raison, se prolonge par faiblesse et meurt par rencontre ! »

« Ta philosophie de quatre sous ne m'ébranlera pas, me répondit-il. Tu as beau agiter devant moi le chiffon rouge de la mort, toujours absurde, tu peux même y rajouter l'irresponsabilité politique d'un peu tout le monde, la catastrophe annoncée de la pollution écologique, la disparition de milliers d'espèces animales, en attendant celle de l'être humain, et, pour faire bonne mesure, tu peux me laisser imaginer l'avenir lointain où la Terre elle-même n'existera plus, en dépit de tout cela, je le sens : les oiseaux chantent, la chaleur ranime mes ardeurs animales, le printemps reflorit. Bref, la vie triomphe en moi ! »

« Explique-toi », dis-je à bout d'arguments contre cet esprit aveuglé. Je m'attendais aux sornettes habituelles de mon curé. Antoine ouvrit la bouche et dit simplement : « C'est dans le froid, la solitude et l'absurdité de ma vie, et non

pas dans la douce chaleur d'un foyer sans histoire, que j'expérimente le désir d'une présence. Cette présence espérée, elle m'est donnée aujourd'hui, non pas dans les raisonnements de mon intelligence bornée, ni dans ma sensibilité malade, pas même dans le rêve d'un monde meilleur. Cette présence ressentie, c'est la présence de celui qui connut comme moi le froid, la solitude et l'absurdité de la vie, celui qui espéra en vain le réconfort de ses amis, la reconnaissance de ceux qu'il avait nourris et guéris, la justice des lois de son peuple. »

Je l'interrompis : « Tu veux parler de Jésus, n'est-ce pas ? » - « C'est toi qui l'as dit ! Mais tu manques l'essentiel. Cette présence de celui qui, rejeté par les siens, me rejoint dans mon isolement provoque une solidarité d'exclus qui change mon regard, transfigure tout, et me permet de ressentir puissamment le chant des oiseaux. »

Etienne Perrot

Matteo Ricci et le fauteuil vide

●●● **Benoît Vermander s.j.**, Taipei (Taiwan)
Directeur de l'Institut Ricci de Taipei

Le 28 mai 1601, un jésuite italien barbu, habillé de l'ample robe et du bonnet des lettrés confucéens, s'inclinait devant le fauteuil vide de l'Empereur de Chine, Wanli, dans le Palais impérial de Pékin. Si le fauteuil restait vide, c'est que Matteo Ricci, qui n'était pas un ambassadeur officiel, ne pouvait rencontrer l'Empereur en personne. Mais ce dernier n'en acceptait pas moins avec satisfaction les cadeaux apportés par le missionnaire et ses compagnons : une petite épINETTE, des horloges, deux prismes lumineux, des tableaux religieux, des livres occidentaux... Il lui accordait, à lui et à ses compagnons, un terrain dans le sud de la capitale où les jésuites allaient pouvoir construire la première église catholique de la capitale. Quatre cents ans plus tard, une église se dresse toujours sur ce terrain, même si le bâtiment originel a disparu.

Qu'est-ce qui amena ce natif de Macerata (une petite ville à 200 km environ de Rome) à renouer ainsi le fil entre la Chine et l'Occident, un fil rompu depuis le temps de son illustre compatriote Marco Polo ? L'aventure de Matteo Ricci illustre l'énergie missionnaire de la jeune Com-

pagnie de Jésus, qui, de l'Europe, envoyait alors nombre de ses fils tant vers l'Ouest (les Amériques) que vers l'Orient (les Indes, la Chine, le Japon). Matteo Ricci avait d'ailleurs été précédé par le plus fidèle ami d'Ignace de Loyola, François Xavier, mort en 1552 sur un îlot au large de la ville de Canton, après être passé par les Indes, l'archipel des Moluques, le Japon...

Ricci ne sera pas seul dans cette entreprise : Michele Ruggieri, son compatriote et ami, mort trop tôt, entrera avec lui en 1583 dans la Chine encore interdite. Leur supérieur Alessandro Valignano avait dressé les lignes de conduite qui deviendront celles des jésuites dans leur rencontre avec la Chine et le Japon : respect des coutumes et cultures locales, évangélisation indirecte par le biais des sciences, techniques et arts de l'Occident, efforts déployés pour convertir les Grands dans l'espoir que la population soit entraînée à leur suite... Tel fut le programme que Matteo Ricci appliqua, après l'apprentissage de la langue dans l'enclave commerçante de Macao, alors sous tutelle portugaise.

Sous le signe de l'amitié

Ce qui explique la réussite de Matteo Ricci, c'est d'abord sa détermination à mettre en œuvre ce programme, mais

A l'occasion des célébrations en l'honneur de Matteo Ricci s.j., grand évangéliste de la Chine, mort il y a 400 ans, Benoît XVI a qualifié le jésuite de « modèle encore valide aujourd'hui » dans les rapports entre l'Europe et la Chine. Appelé Li Madou dans le pays (le sage de l'Occident), Ricci fut l'un des premiers missionnaires italiens à pénétrer dans l'Empire du Milieu et le premier sinologue occidental. Il pratiqua une évangélisation progressive par l'étude de la culture traditionnelle, l'assimilation des coutumes locales et la pratique de l'amitié.

1 • Benoît Vermander est aussi l'auteur de divers ouvrages sur la Chine, dont *La Chine ou le temps retrouvé. Les figures de la mondialisation et l'émergence chinoise*, Academia-Bruylant, Louvain 2008, 158 p. (n.d.l.r.)

église

c'est aussi le sens des relations humaines qu'il manifeste. Matteo Ricci sait se faire des amis, il sait convaincre un gouverneur soupçonneux ou un lettré influent. Expulsé d'une ville, il se rend dans une autre et, en 17-18 ans, couvrira ainsi le chemin qui s'étend de Macao jusqu'à Pékin.

En route, il déploie ses extraordinaires talents linguistiques - on le dit capable d'écouter une seule fois une liste de cent caractères chinois et de les réciter de suite en ordre inverse... Il met à profit ses compétences cartographiques pour éditer une carte du monde habité, la première de ce type publiée en Chine. Elle connaîtra un énorme succès, de multiples éditions officielles mais aussi piratées (déjà...).

Sa mémoire, il l'utilise encore pour rédiger un petit opuscule, *De l'Amitié*,² le premier écrit qu'il publie en chinois, entièrement composé de citations tirées d'auteurs latins et grecs. Beau commencement pour une entreprise missionnaire

Matteo Ricci



que d'être placée sous le signe de l'amitié ! Enfin, avec son ami Xu Guangxi, un lettré confucéen converti qui, après sa mort, deviendra Premier ministre de l'Empire, il passe un temps considérable à traduire en chinois les *Éléments de Géométrie* d'Euclide, certain que la connaissance des sciences est la meilleure ouverture qui soit pour convaincre de la vérité de la religion chrétienne. On retrouve là le robuste optimisme de la Renaissance, que Matteo Ricci s'en vient répandre en terre chinoise et qui influencera profondément une nouvelle génération de penseurs chinois.

L'aventure n'est pas de tout repos : lors de son premier séjour à Nankin, faute de trouver une maison, Ricci doit louer une barque sur le fleuve ; une autre fois, un de ses compagnons se noie dans les rapides d'un fleuve et lui-même échappe de peu à la mort.

Une fois installé à Pékin, en 1601, Ricci se consacre aussi à la naissante communauté chrétienne.³ Il se dépense tant en visites et conversations qu'il meurt prématurément, en 1610, à l'âge de 58 ans. Nicolas Trigault, un jésuite français qui se trouve alors auprès de lui, écrit le 11 mai : « Il s'endormit très doucement au Seigneur. »

L'Empereur offrit le terrain pour sa sépulture. Sa pierre tombale et celle de 63 de ses compagnons jésuites sont toujours visibles sur le même terrain à Pékin. Cette enclave se trouve sur un campus de l'École du Parti communiste chinois. Quatre cents ans après son

-
- 2 • Des extraits de ce livre peuvent être lus aux pp. 13-14 de ce numéro. (n.d.l.r.)
 - 3 • La Chine compte aujourd'hui 5,71 millions de catholiques, dont 3397 évêques, prêtres et diacres, selon les données publiées en décembre par l'Institut pour les études culturelles, instance rattachée au Centre catholique Shinde de Shijiazhuang, dans le Hebei. La part relative des catholiques en Chine diminuerait. (n.d.l.r.)

décès, Ricci est donc toujours cet ambassadeur démuni, envoyé auprès des puissants de ce monde...

Sens contemporain de la mission

La vie de Ricci est une belle occasion de méditer sur le sens contemporain de la mission. Un missionnaire aujourd'hui est un homme ou une femme situé au lieu même où Ricci se tenait : à la jonction entre la passion pour l'unité et l'écoute de la différence. Cependant il vit cette situation avec d'autres moyens et dans un tout autre contexte, car il se situe dans un monde « globalisé » et il lui faut penser ce que cela signifie pour l'aujourd'hui de la mission.

Là où, à d'autres époques, près de la moitié des missionnaires mouraient en mer, leurs successeurs se déplacent d'un point du globe à l'autre avec des touristes et hommes d'affaire. Là où les premiers missionnaires essayaient de cartographier et de comprendre l'univers matériel et religieux où ils pénétraient à neuf, leurs successeurs disposent de bibliothèques, de sessions, de rencontres interreligieuses dans des salles climatisées. Même chose pour la connaissance des langues, encore qu'aujourd'hui comme hier nul ne peut faire l'économie d'un long et patient apprentissage.

Or ce « trop plein » peut finalement se révéler aussi dangereux que le « trop peu » des âges précédents. Il risque de rendre la rencontre superficielle, d'atténuer les chocs et les défis, de rendre inattentif aux mutations qui continuent de se produire. Au fond, ce dont le missionnaire d'aujourd'hui a le plus besoin, c'est d'attention, de sens critique, de faculté de discernement aux signes des temps. Et c'est le fruit de ce discernement qu'il est appelé à partager,

tant là où il est que là d'où il vient. Car si dans le monde contemporain, il importe que le missionnaire apprenne à habiter « quelque part », à habiter en terre étrangère et à savoir y rester, il est aussi dressé comme un pont, un communicateur, un traducteur, qui, reliant une Eglise à une autre, se situe aux jointures du Corps qui grandit et prend forme dans l'histoire.

La présence missionnaire se fait sentir là où la différence se fait entendre, et elle est là pour en rendre compte. Dissonance qui résonne sur trois niveaux au moins. Nombre de missionnaires continuent à être présents parmi les pauvres, les marginaux du monde globalisé, parmi, par exemple, les populations aborigènes du continent asiatique ou latino-américain. Sur ces franges, ils donnent voix à la dissonance, au milieu d'un concert universel dans lequel les cuivres des Puissants tendent à couvrir tous les autres instruments.

Ensuite, le missionnaire reste confronté toute sa vie à la dissonance culturelle. Il en tire parfois joie et profit mais il vit d'autres fois cette différence comme une interrogation, voire un scandale. Témoignant de cette différence, travaillant sur elle en quelque sorte, il est amené à s'interroger sur ce qui se dit de l'opération de l'Esprit au travers de nos cultures.

Enfin, le missionnaire se trouve le plus souvent en contexte interreligieux, et le fait de côtoyer d'autres modes d'accès au Divin lui pose des questions difficiles sur la façon dont Dieu se donne à connaître et aimer. La théologie missionnaire est de plus en plus une théologie des religions, même si cette théologie-là peut prendre les formes les plus variées.

De ce fait, le missionnaire renvoie à ceux dont il vient - aux chrétiens parmi lesquels il a grandi - non pas d'abord des certitudes confirmées, de glorieux récits de réussite apostolique, mais peut-être

église

Pour en savoir plus sur l'Eglise en Chine, voir **Jean-Paul Wiest**, « Le catholicisme en Chine », in *choisir* n° 581, mai 2008, pp. 9-14 ; l'article est aussi consultable sur www.choisir.ch.

surtout des questions troublantes. Il leur renvoie une image du Christ nouvelle, déroutante, étrangère. En outre, et c'est un point d'importance, le missionnaire est de plus en plus l'agent d'une globalisation « alternative », une globalisation qui ne se veut fondée non pas sur la puissance financière et culturelle, mais sur le tissage patient de relations personnelles et de bricolage avec les moyens du bord, sur des micro-projets de développement, sur des avancées interreligieuses dont l'issue reste toujours incertaine. Il est l'agent d'une globalisation fondée sur le compagnonnage.

Cette perspective nous éloigne-t-elle trop des commencements évangéliques ? « Allez et enseignez toutes les nations »... Je ne pense pas que ce soit le cas. Pas d'envoi en mission qui ne soit fondé sur l'amour du Christ. Mais

c'est cet amour même qui nous oblige à vivre une disponibilité réelle, non pas une disponibilité de façade dont nous aurions d'avance tracé les limites. C'est cette suite du Christ qui nous entraîne sur les chemins de la différence, pour couvrir ainsi un peu de l'espace qui mène du Jésus historique jusqu'au Christ universel.

De ce Christ universel, nul ne connaît encore la figure, mais nous savons qu'il garde en ses mains et sur son côté la trace des clous et de la lance, les ouvertures qui témoignent que rien de l'histoire n'est aboli. En lui l'histoire est réconciliée, sublimée. La dissonance subsiste au cœur même de la réconciliation - c'est en fait la pérennité de la dissonance qui permet la vérité de la réconciliation.

Pas de mission, donc, sans disponibilité complète aux surprises de l'Esprit du Christ, cet Esprit qui avance et qui souffle sans se répéter, qui bien plutôt invente son cours dans l'ici et le maintenant. Les premiers missionnaires chrétiens, éclairés par la figure du diacre Philippe, avaient été chassés de Jérusalem par la persécution, et c'est dans la précarité de l'exil qu'ils découvrirent ce qui leur était demandé.

Les missionnaires d'aujourd'hui sont portés sur les routes du monde par les courants de la globalisation, qui les ballottent comme ils ballottent la plus grande partie de l'humanité, à commencer par les populations avec lesquelles ils vivent. Il leur revient alors de tirer le meilleur parti de ces courants, tout en traçant leur propre route, ne craignant pas d'aller quand il le faut en vent contraire, d'aller profond dans une nuit privée du Christ, sans savoir quand celui-là les invitera à danser avec lui sur les flots et à remonter les filets.

B. V.

L'Institut Ricci de Taipei

L'Institut Ricci de Taipei, fondé en 1966, est un centre de réflexion, publications et recherches qui opère dans l'ensemble du monde chinois.

Spécialisé au départ dans la lexicographie (*Dictionnaire Ricci de la langue chinoise*, cf. p. 15) et le dialogue interculturel, il s'est centré depuis dix ans sur la tâche suivante : nourrir le dialogue et la réflexion au travers desquels la Chine peut devenir un partenaire actif, reconnu et responsable de la gouvernance mondiale et d'un modèle partagé de développement durable.

En partenariat avec la revue jésuite française *Etudes*, il a créé à cet effet un mensuel, *Renlai* (la voix humaine). Il effectue aussi des études spécifiques pour des institutions et entreprises, dirige des rencontres et publications, développe des outils Internet et des réseaux de lecteurs.

Créé et dirigé par des jésuites français, l'Institut attache une importance particulière à la mobilisation des ressources culturelles françaises et européennes dans ce dialogue d'égaux avec la culture et la société chinoises contemporaines.

<http://www.riccibase.com>

L'amitié, vue par Ricci

Tout laisse à penser que pour écrire son *Traité de l'amitié*, Matteo Ricci ne s'est pas contenté de puiser dans ses racines occidentales. Il avait certainement consulté aussi les grands classiques chinois, comme le *Livre des Odes* de Che King ou les enseignements de Confucius. S'imprégnant de la pensée chinoise, Ricci était plus apte à écrire un livre qui parlerait aux Chinois. Son *Traité* s'apparente ainsi à une méditation philosophique d'un intellectuel religieux ouvert au confucianisme et à la civilisation chinoise.

Voici ce que le Père Ricci écrit à son Général, le Père Claude Acquaviva, le 13 octobre 1596, lui confiant le succès de son livre : « L'an passé, j'ai écrit par manière d'exercice en lettres chinoises quelques "dits (Apophtegmes) concernant l'Amitié" d'après le meilleur de nos livres : et comme nos auteurs étaient si variés et si éminents, les lettrés de ce pays en demeurèrent plus que surpris. »²

(2) *Mon ami et moi, nous faisons deux, mais en ces deux personnes, le cœur est un. S'appuyer l'un sur l'autre et s'entraider, c'est ce qui noue l'amitié.*

(4) *Quand on vit en paix, sans tracasseries, il est difficile de distinguer le vrai ami du faux ami ; mais au moment où le malheur menace, c'est alors que l'ami se fait sentir. Car au milieu des nécessités urgentes, le véritable ami reste plus près à vos côtés, tandis que le faux ami se tient plus à l'écart.*

(10) *Quand un malheur m'arrive, ce m'est une consolation de voir le visage de mon ami. Dans le succès ou l'infortune, est-il un moment où les amis ne soient pas utiles ? Ils diminuent ma tristesse, quand je suis désolé ; ils augmentent ma joie, quand je suis réjoui.*

(14) *De mes amis défunts je me souviens sans tristesse, car quand ils étaient encore en vie je les possédais comme si je pouvais les prendre ; maintenant qu'ils sont morts, je pense à eux comme s'ils m'étaient présents.*

(16) *Seul celui à qui je puis ouvrir complètement mon cœur est mon intime ami.*

(22) *L'ami qui ne me fait aucun bien ressemble à un ennemi qui ne me ferait aucun tort.*

En 1595, le jésuite Matteo Ricci rédigea en chinois un court traité de morale sur l'amitié, inspiré de divers philosophes et auteurs occidentaux. Ce manuel de sagesse rassemble quelque cent maximes à méditer et délivre maints conseils à ceux qui ont souci de maintenir des relations sincères avec leurs amis. Extraits.¹

- 1 • *Traité de l'amitié par Li Ma T'Eou d'Europe*, traduction de Stanislas Yen Yong Lien, revue et annotée par Claude Larre, de l'Institut Ricci, in *Recherches de science religieuse*, tome 72, Paris 1984, pp. 59-70.
- 2 • **Joseph Dehergne**, « Les sources du Kiao Yeou Luen ou Traité de l'amitié, de Ricci », in op. cit., p. 51.

(32) *Se montrer indulgent pour les vices de l'ami, c'est s'approprier ses vices.*

(39) *Celui qui a trop d'amis intimes n'en a aucun.*

(42) *Si vous traitez vos amis comme vous-même, celui qui est loin s'approche, le faible s'affermir, le malheureux goûte le bonheur, le malade recouvre la santé. (...)*

(46) *Un vieil ami c'est un bon ami : il ne faut pas l'abandonner. Sans motif, vous quittez votre vieil ami pour vous attacher à un nouveau : vous ne tarderez certainement pas à le regretter. Quelque difficile que l'affaire soit, vous pouvez la résoudre avec vos amis ; mais la première chose, c'est d'avoir des amis assurés.³*

(51) *Les amis vulgaires, en se réunissant, leur amusement est plus grand que la joie ; après la séparation, il leur reste la peine. Tandis que les bons amis, en se retrouvant, leur joie est plus grande que l'amusement, ils se séparent sans aucun remords de conscience.*

(53) *Dieu⁵ nous a donné deux yeux, deux oreilles, deux mains et deux pieds, signifiant par là que si deux amis s'entraident l'un l'autre, ils réussiront dans leurs affaires.*

(61) *Un ami quand je suis dans la prospérité ne vient chez moi qu'après avoir été invité ; dans mon malheur, il vient chez moi de lui-même sans mon invitation : alors, voilà un véritable ami.*

(66) *Le but de l'amitié, c'est que j'imité mon ami s'il m'est supérieur ou que je l'instruise si je le dépasse en qualités ; c'est apprendre en enseignant et enseigner en apprenant, c'est nous appuyer*

l'un sur l'autre. Si dans mon ami je ne trouve aucune qualité à imiter et que je ne puisse le corriger de ses défauts, à quoi bon demeurer longtemps à nous amuser ensemble, en perdant inutilement notre temps ?

(74) *Les amis sont la richesse du pauvre, la force du faible, le tonique du malade.*

(77) *Un monde sans amis est comme un ciel sans soleil, un homme sans yeux.*

(80) *Le flatteur n'est pas un ami ; c'est un voleur qui vole et usurpe le nom d'ami.*

(82) *Il faut se garder de rompre le cours de l'amitié. Une fois rompue, l'amitié peut se reprendre tant bien que mal. Mais elle se remet très difficilement en son état antérieur.*

(84) *Si vous ne pouvez être à vous-même un ami, comment le serez-vous à un autre ?*

(95) *C'est une coutume en Judée (nom d'un pays au Nord)⁴ d'appeler riches ceux-là seuls qui ont acquis des amis.*

(97) *On demanda à Mé-ngo-bi (un fameux sage de l'Antiquité) qui coupait une grenade : « Qu'est-ce que vous désirez avoir en aussi grand nombre que ces pépins ? » - « Des amis fidèles », répondit-il.*

(Réd.)

3 • En français, des « amis fidèles » sont des amis qui vous sont fidèles. En chinois, ce sont des amis qui vous sont fidèles et à qui vous êtes fidèles. La réciprocité est constitutive de l'amitié.

4 • Scythie, plutôt que Judée.

5 • Noter l'emploi par Ricci de *Shang Ti* (le Souverain d'En-Haut), plus communément reçu que *Shang Chu* (le Maître d'En-Haut). La traduction par « Dieu » force un peu le texte.

Le Ricci, descendant de Matteo

Comme le souligne le Comité de coordination et de décision du *Grand dictionnaire Ricci*² dans sa préface, « [son] histoire livre un témoignage exceptionnel de persévérance. Dans "l'histoire courte", si l'on ose dire, le Ricci est en effet le résultat de plus de cinquante ans de labeur accompli par des jésuites et des chercheurs associés. Dans l'histoire longue, la passion des jésuites pour la langue, la littérature et la culture de l'Empire du Milieu s'est vite traduite par l'édition de travaux lexicographiques. » Le premier dictionnaire chinois-français (*Dictionnaire de la prononciation chinoise et européenne*), œuvre de Nicolas Trigault s.j., date, en effet, de 1626. En novembre 1952, Joseph Motte s.j. décrit ainsi le commencement de l'entreprise : « Un travail préliminaire a consisté à réunir en un fichier les matériaux contenus dans les meilleurs dictionnaires existants, soit chinois-européens, soit purement chinois. Pour cela, on a découpé et collé sur fiches les notices ou les traductions en français, anglais ou allemand de ces différents dictionnaires (...) Ceci a donné un total de 300 000 fiches (ou paquets de fiches). Un premier triage a permis de réduire ce nombre à 180 000 en éliminant nombre d'expressions surannées ou de peu d'intérêt. Au

cours du travail de rédaction, nous opérons encore une sélection plus sévère, mais par contre nous introduisons d'autres expressions qui ne se trouvaient pas dans le fichier primitif, si bien qu'en fin de compte le chiffre total des expressions sera d'environ 180 000. » Dès 1954, le matériau de base du *Dictionnaire* est ainsi rassemblé.

« Un dictionnaire donne accès à l'esprit d'une langue dans la mesure où il oblige à en serrer la lettre. En d'autres termes, on reste dans l'abstraction tant que l'on sépare une culture de la vie d'une langue. Le choix délibéré des initiateurs du *Grand dictionnaire Ricci* d'inscrire l'ouvrage dans le terreau de la culture et de l'histoire, au travers desquels la langue chinoise s'est formée et continue à évoluer, témoigne d'une position de fond sur la nature d'un dictionnaire et le rapport à la langue qu'il introduit. » (Préface) Les progrès de la micro-informatique naissante à la fin des années '80 ont donné une impulsion décisive à l'aboutissement du projet. Des polices de caractères chinois originales, comportant tous les caractères utilisés dans le *Dictionnaire*, mais absents des polices informatiques courantes, ont été créées. Le Ricci recense aujourd'hui 13 500 sinogrammes et environ 300 000 entrées de termes ou expressions. L'édition sur support numérique est attendue. Elle présentera des moyens d'actualisation, de recherche et de recoupement impossibles à réaliser sur le support papier.

(Réd.)

*Plus qu'un dictionnaire chinois-français, le « Grand dictionnaire Ricci de la langue chinoise », du nom du missionnaire italien du XVI^e siècle Matteo Ricci, est une véritable encyclopédie. Son édition a exigé l'investissement durant cinquante ans de nombreux chercheurs jésuites de l'Institut Ricci.*¹

- 1 • 7 volumes, Institut Ricci/Desclée de Brouwer, Paris/Taipei 2001, 8874 p.
- 2 • Il réunit, depuis fin 1996, les Pères Claude Larre, Jean Lefeuvre, Yves Camus et Benoît Vermander, ainsi que Elisabeth Rochat de la Vallée.

Les Japonais et les étrangers

Remodelage plutôt qu'intégration

●●● **Raymond Voyat**, Paris

Ecrivain, traducteur, spécialiste de la culture japonaise

Le Japon n'est pas et n'a jamais été une terre d'immigration ni d'accueil et n'a jamais été durablement envahi, sauf pendant la période qui a suivi la défaite de 1945. Il est difficile, voire impossible pour un étranger (un gaijin), de s'intégrer véritablement au Japon car le désir de pureté est inhérent au pays : la crainte de la souillure habite au plus profond de l'héritage shintoïste des origines. Exemples, les langues, les religions et les migrations.

Selon le mythe fondateur du Japon, c'est la déesse du soleil Amaterasu qui créa la terre japonaise et la lignée impériale dont sont issus tous ses habitants. Est donc Japonais celui qui descend de cette lignée. On naît Japonais, on ne le devient jamais.

Comparaison n'est pas raison, mais on peut rappeler la définition orthodoxe de la judaïté : est juif qui est né de mère juive. Sous certaines conditions strictement définies - la dernière fois lors de révisions constitutionnelles après la Seconde Guerre mondiale, et pour tenir compte de situations spéciales telles que la descendance d'un mariage mixte -, il est possible de se faire naturaliser. L'impétrant devient alors citoyen, mais non point Japonais, tout comme la conversion au judaïsme ne fait pas un juif selon la *halacha*.

L'art des synthèses

L'archipel a été peuplé très tôt (aborigènes Aïnu). La population actuelle résulte du mélange d'humains venus de l'océan Pacifique et du continent. Avant les temps historiques, régnait une croyance animiste (*shintô* = la voie des dieux), un panthéisme dont les divinités se manifestent dans les phénomènes naturels.

Au VI^e siècle, des moines venus de Chine et de Corée, après avoir traversé la redoutable mer du Japon, introduisirent l'enseignement du Bouddha (*bukkyô*). Avec leurs textes inspirés, les lettrés apportaient l'écriture, dont on peut reconnaître aujourd'hui encore les signes d'origine sur de vénérables rouleaux. D'autre part, des moines japonais entreprirent le pèlerinage vers le continent pour quérir l'enseignement de maîtres réputés, bravant les éléments et aussi la méfiance des habitants. Les pays de l'idéogramme (Chine, Corée, Japon), quand ils n'étaient pas fermés, n'ont jamais été d'accès aisé.

L'écriture japonaise est constituée de trois codes, qui sont des surgeons d'idéogrammes : une écriture composée de signes réservés aux lettrés (*kanji*), une écriture destinée aux guerriers (*katakana*), servant aujourd'hui aussi à la transcription des mots étrangers, et une écriture cursive (*hiragana*), utilisée au départ par les poétesses.

La langue parlée est une synthèse qui mélange les prononciations importées à celles de la tradition locale. Le résultat est un idiome d'une stupéfiante richesse. L'évidente difficulté de la langue explique pourquoi le Japonais est rarement à l'aise dans l'expression orale. Il a donc développé concurremment un

para-langage du corps et du geste qui utilise des symboles et des images d'origine rurale.

L'exemple de la langue d'origine, à laquelle s'est superposé le chinois, permet d'illustrer ce qui caractérise le Japonais : dans tous les domaines, il est capable de synthétiser les apports les plus divers en vue de créer quelque chose d'original. De plus, le résultat n'est jamais définitif et demeure toujours prêt à greffer de nouveaux éléments qui viennent enrichir le tronc de la tradition. Par exemple, l'introduction de vocables d'origine anglo-américaine.

Autre exemple, différentes « religions » sont pratiquées en symbiose par les Japonais : le *shintôisme*, issu du culte de la nature, place la pureté et la souillure au centre des préoccupations ; le *bouddhisme* exalte la compassion envers l'autre et vise la suppression du désir en chacun ; le *taoïsme* recherche la félicité grâce à la discipline ; le *confucianisme* prône l'ordre de la communauté dans l'obéissance et la clémence envers l'inférieur.

Le Japonais ne se convertit pas ; il modifie, agrège et améliore en purifiant. La notion de péché de la créature à l'égard de son Créateur divin n'existe pas. La souillure est un manquement à l'ordre du groupe patriarcal, qui exige un rachat par une mise en quarantaine du coupable. On ne sollicite pas le pardon d'un Père créateur, mais une réinsertion dans la communauté menacée par la souillure.

L'ordre des religions du Livre, vertical par sa transcendance, est contrasté par un ordre horizontal d'origine campagnarde qui explique jusqu'à présent l'indifférence du Japon au christianisme en

tant que religion absolue.¹ Le christianisme reste perçu comme un phénomène étranger, même si on le respecte.

Difficultés du christianisme

Lors de l'arrivée des jésuites, au XVI^e siècle, les pères firent la découverte d'une civilisation hautement développée, dotée d'un ordre social et politique complexe, mais qui se trouvait alors en pleine crise d'autorité. Comme le bouddhisme, le christianisme s'est développé dans les moments où la société remettait en doute ses certitudes. Ce fut en particulier le cas pour le bouddhisme au début de l'époque Heian (à partir du VI^e siècle), pendant l'époque Muromachi pour le christianisme (deuxième partie du XVI^e siècle), puis après la défaite de 1945.

Il est intéressant de noter que la stratégie de pénétration du bouddhisme et celle des jésuites, à mille ans d'intervalle, se ressemblent. Grâce au soutien

Epuration horizontale



1 • Il n'y a jamais eu que 1 % de chrétiens dans l'archipel.

du Prince héritier Shôtoku-taishi (574-622) et de son clan, le bouddhisme gagna le sommet de l'élite politique et sociale. De la même façon, les pères jésuites intéressèrent d'abord l'élite qui était divisée en clans et épuisées par des conflits de pouvoir. Cependant, manquant de temps, de personnel et de compétences linguistiques, les pères demeurèrent réservés à l'égard des natifs convertis. De plus, ils étaient liés par leur obéissance aux directives venues de Rome.

Si la greffe bouddhiste réussit, ce ne fut pas le cas du christianisme. Dès les débuts du XVII^e siècle, le pouvoir central s'étant consolidé et l'insécurité tant terrestre que maritime (provoquée par des flibustiers) atténuée, les shôguns Tokugawa se sentirent assez forts pour interdire l'exercice du culte chrétien, même aux Japonais convertis, et pour refuser aux étrangers l'entrée de l'archipel sous peine de mort. Quant à la sortie des Japonais, elle resta prohibée pendant 200 ans.² Seule exception, l'île artificielle de Dejima, près de Nagasaki, réservée au commerce, demeura ouverte. Reste que de petites communautés de « chrétiens cachés » (*nakakurê kristian*) se maintinrent durant les années de persécution, surtout dans l'île de Kyûshû, développant leurs rites propres, tout en conservant extérieurement les pratiques traditionnelles afin d'échapper au martyre.³

Le christianisme ne reprit pied au Japon qu'à l'époque Meiji, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Cependant, malgré la « liberté religieuse » garantie par la Constitution impériale, son implantation fut bridée par l'introduction du « shintoïsme d'Etat » qui restaurait l'importance de l'empereur en lui rendant sa signification mythique. Le christianisme ne connut de vraie renaissance qu'après l'échec de l'impérialisme militaire et le

désastre de 1945. Une fois encore, le Japon était en état de choc et doutait de ses valeurs, menacé aussi par de fortes pressions communistes.

Mais au cours des années, les choses s'arrangèrent. Le Japon devint un allié indispensable des Etats-Unis qui avaient besoin d'une base militaire à Okinawa, l'île la plus proche du théâtre des opérations de Corée. Il retrouva ainsi une position sur l'échiquier planétaire et sut exploiter la situation. Malgré des tensions intérieures, le gouvernement réussit à stabiliser le pays en lui redonnant une prospérité sans précédent. Les Japonais reprirent confiance, les doutes et les inquiétudes religieuses firent place à un pragmatisme matérialiste réaliste, malgré une prolifération de sectes sans influence notable.

Aussi le pays se referma-t-il, surtout en ce qui concerne l'enseignement, les formateurs s'attachant à rétablir autant que possible une japonité souillée par la crise du Pacifique. Et ceci malgré les apparences de libération « copiées » par une jeunesse plus encline à se distraire qu'à s'impliquer, avant d'être remise sur les rails par les responsabilités familiales. Quant au christianisme, il s'est affaibli dans une indifférence polie, peu sensibilisée aux questions qui préoccupent les croyants du Verbe.

Les migrations

Le Japon a été épargné de l'immigration que représente pour les anciennes puissances coloniales l'arrivée d'une main-

2 • Jacques Proust, *L'Europe au prisme du Japon, XVI^e - XVIII^e siècle*, chapitre V, Albin Michel, Paris 1997, 314 p.

3 • Géraldine Antille, *Les chrétiens cachés du Japon. Traduction et commentaire des « Commencements du Ciel et de la Terre »*, Labor et Fides, Genève 2007, 112 p.

d'œuvre en quête d'un travail qu'elle ne trouve plus dans sa patrie devenue indépendante. Ces travailleurs accèdent aux assurances sociales et sanitaires, ainsi qu'à la liberté des pratiques religieuses. Leur nombre croissant assure une cohésion qui fait entendre sa voix. Au Japon, la situation fut différente. Les Japonais de l'étranger durent, pour la plupart, quitter un environnement profondément hostile et regagner par leurs propres moyens une mère patrie partiellement anéantie. Mais ils survécurent et réintégrèrent après de véritables odyssées une solidarité patriarcale pourtant affaiblie. Ils sont demeurés marqués par leur expérience d'avant et pendant la guerre, au point de refuser d'en parler.

Au temps de l'Empire japonais (jusqu'à la défaite de 1945), ce sont des forces locales réquisitionnées en Corée et en Mandchourie - elles s'étaient d'ailleurs souvent converties à des obédiences chrétiennes pour se démarquer de leurs occupants - qui exécutèrent des tâches réservées aux Japonais engagés dans les combats du Pacifique. Qui sont-ils ? La situation de leurs descendants n'a jamais été vraiment réglée. A rapprocher de la douloureuse question des harkis en France.

L'incarcération et la spoliation des Japonais vivant aux Etats-Unis, enfermés dans des camps après l'entrée en guerre des deux puissances, ont constitué un contentieux qui paraît avoir été passé par pertes et profits.

En ce qui concerne les émigrés japonais vers le Brésil, à la suite de la grande dépression de l'entre-deux guerres, le retour au pays de la deuxième ou troisième génération se heurte à de nombreux obstacles administratifs et psychologiques. Celui qui rentre revient toujours souillé. On lui fait sentir qu'il a

trahi sa fidélité au nid familial et une mise à l'épreuve presque rituelle fait alors partie de sa réinsertion.

Enfin, l'extraordinaire développement économique du pays depuis sa réconciliation avec les Etats-Unis est allé de pair avec un vieillissement de sa population. Ce qui explique l'importation officielle et clandestine de travailleurs venant des régions du Pacifique. Leur nombre se compterait par centaines de milliers. Mais que faire de ces gens dans la situation économique actuelle de stagnation ?

Freins à l'ouverture

L'actualité montre combien le casse-tête, qui remonte aux origines mêmes de la conception de l'identité japonaise, est ardu. Le Japon demeure rétif à une ouverture du pays et cherche à retrouver ses valeurs ancestrales. C'est pourquoi - je prends un exemple « tout bête » - il essaie de limiter le mouvement de ses habitants vers l'extérieur, en privilégiant les voyages de groupes dont la brièveté, le minutage contraignant et les fatigues empêchent une véritable approche de ce qui existe ailleurs.

En abordant l'archipel, les pères jésuites avaient déjà constaté que le Japon était autre chose qu'une terre de mission. C'est un extraordinaire creuset accueillant des idées que son génie permet de purifier et de remodeler grâce à une intelligence à la fois pratique et visionnaire. La méfiance des Japonais à l'égard d'une intégration est aussi forte que celle des migrants qui ne se sentent pas bienvenus et refusent de perdre leur identité première. C'est un monde qui se cabre devant l'assimilation identitaire.

R. V.

Le goût du risque

●●● **Etienne Perrot s.j.**, Genève

Economiste, professeur au Centre Sèvres et à l'Institut catholique (Paris)

Une grande inquiétude traverse le monde occidental : celle de l'incertitude, du risque et de l'échec, le grand tabou d'aujourd'hui. Sur le plan privé ou collectif, chacun tente de s'en prémunir en cherchant la sécurité auprès de « spécialistes ». Il est temps d'accepter les contradictions de la vie : le risque zéro n'existe pas. D'où l'exigence de la solidarité.

Certains adolescents se risquent hors des pistes ou au volant d'engins mal maîtrisés, pour friser l'accident et ressentir les frissons de la vie. Certains couples, se croyant plus raisonnables, risquent tout sur le sentiment. En fait, risque et passion, sans être du même monde (l'un calcule, l'autre pas), doivent être conjugués, surtout dans la société moderne. Car dans la culture urbaine d'aujourd'hui, les partenaires - commerciaux, intellectuels ou sexuels - sont librement choisis pour n'importe quoi de rentable ou de gratifiant, ce qui rend l'avenir très incertain et confirme l'adage de Petitjean¹ : « Ma foi sur l'avenir, bien fou qui se fier, tel qui rit vendredi dimanche pleurera. »

Le libre choix du partenaire, allié aux institutions protégeant la propriété et les richesses acquises, a engendré, avec une responsabilité individuelle plus grande et un accroissement de la richesse, des disparités choquantes et la mise au rancart de beaucoup. Outre ces effets sociaux, la culture libérale a produit des risques nouveaux : risques liés aux fluctuations erratiques des marchés, risques venus de la défaillance - involontaire ou calculée - des partenaires, risques également propres aux organisations performantes : même les vaches sélectionnées, véritables fontaines à lait, sont plus fragiles que les vaches rustiques moins productives.

Le secours de la science

Contre les risques, la société moderne attend de la science secours et protection : aucun magazine n'oublie sa page « pratique » qui nous fait profiter des nouvelles découvertes : grâce à la science, nos intestins sont rendus plus fluides, nos têtes plus légères, nos cœurs plus palpitant et notre vieillesse plus longue.

Mieux encore, le calcul des probabilités permet une maîtrise, non pas des accidents particuliers qui peuvent fondre sur nous, mais des genres d'accidents que notre prudence ordinaire ne suffit pas à éviter. Nous ne savons pas si nous serons victimes d'un vol, d'une maladie ou d'un incendie, ni ne connaissons le nombre d'années qui nous restent à vivre. Notre assureur ne le sait pas davantage, mais il peut calculer le montant global des vols et incendies qu'il lui faudra compenser, ainsi que la masse des frais de santé ou des rentes vieillesse qu'il lui faudra verser.

Restent les risques inconnus, ceux que l'on n'a encore jamais vus et sur lesquels les assureurs ne se prononcent pas, car ils ne peuvent ici s'appuyer sur aucun calcul : effets écologiques d'une nouvelle molécule, lancement d'un nouveau type de satellite, énergie atomique, séismes et, dans le champ personnel, sautes d'humeurs de notre partenaire qui semblait si gentil, jadis.

1 • Héros comique créé par Racine pour sa pièce *Les plaideurs*.

La science ici perd de sa superbe ; néanmoins, elle n'est pas encore entièrement démunie, car elle sait qu'elle ne sait pas tout ! La prudence prend ici le visage de la précaution et se comporte comme l'explorateur qui ne s'aventure pas sans biscuits dans une contrée où il n'a jamais mis les pieds.

La science fournit une garantie croissante contre les risques de la nature, mais non pas contre les risques venus de la société : nos ennemis sont parfaitement capables - parfois mieux que nous-mêmes - de faire usage contre nous de leur savoir. En portent témoignage les guerres modernes, les manœuvres internationales visant à limiter la diffusion de l'arme nucléaire, mais également nos inquiétudes devant nos ordinateurs infestés de virus ou notre crainte de voir notre carte de crédit piratée par un informaticien plus compétent que les professionnels qui sont à notre service. Bref, le risque est toujours là dans cette société où nous ne sommes pas les seuls à être intelligents.

De la science à la peur

La science joue en fait un rôle ambigu : plus je sais, plus je prends conscience des risques, et plus j'ai peur. Qui a peur ? l'enfant attiré par les gentils gazouillis de l'eau dans la bouilloire et qui s'approche naïvement du fourneau ? ou bien sa maman qui sait le danger ? Ne m'inspirent aucune crainte les étiquettes où sont indiqués tous les ingrédients susceptibles de me causer quelque dommage, jusqu'au moment précis où je repère un élément que je connais pour son danger réel ou supposé.

Mieux encore : je prends conscience que les chercheurs eux-mêmes, y compris dans les sciences les plus « dures » - celles qui sont supposées donner des

certitudes, comme la physique, la chimie et dans une moindre mesure la biologie - ne peuvent travailler sans prendre le risque d'interpréter : ils hésitent, et finalement s'engagent sur le terrain mouvant de l'incertitude, ce qui permet à la science d'avancer.

Un bon scientifique a toujours peur de se tromper, et je le reconnais par son souci de préciser les limites de validité de ses hypothèses. Les faux scientifiques, encore trop nombreux dans le journalisme et dans l'enseignement, se contentent de proclamer des résultats sans en connaître les conditions. Dans le meilleur des cas, ils font coller les phénomènes à quelque théorie : leurs discours ressemblent à ces publicités cachées dans l'information fournie par certains journaux, ou encore à ces magazines d'entreprise qui montrent uniquement les réalisations qui ont marché. Rien n'est faux dans ces *success stories* de la science ou de l'entreprise ; mais le vrai savant voit vite que, derrière leur assurance trompeuse, ces informateurs sont inspirés par la terreur sacrée qui domine notre modernité, celle du risque et de l'échec.

A défaut de prévenir tous les risques, le vrai scientifique tire profit des échecs qui lui permettent de préciser ses hypothèses et les conditions de validité de sa théorie. Dans la fusée lunaire de Tintin, à l'approche d'une météorite qui risque de pulvériser la fusée et ses passagers, le professeur Tournesol montre moins de peur face à sa mort imminente... que face à la perspective d'avoir à refaire ses calculs : Hergé caricature ici le scientifique pur sucre. Les faux scientifiques se contentent d'ajouter quelques explications supplémentaires à leurs affirmations précédentes, convaincus que leur science ne peut pas les tromper, ignorant que la science

est un phénomène humain, comme tel toujours perfectible, qui ouvre les voies d'une infinie complexité.

La question du sens

La science n'explique pas, à elle seule, la peur. Mes expériences passées, tout spécialement les plus traumatisantes, m'ont rendu sensible aux dangers. L'expérience d'autrui a également joué son rôle, mais plus modestement, car l'expérience d'autrui est un peigne pour les chauves : elle n'a guère d'utilité. En fait, c'est la signification de l'événement qui fait le risque.

Le risque est relatif non seulement à mon patrimoine, capital en tout genre (relations, santé, culture, expérience), mais aussi au sens que je donne à ma vie. En effet, le risque est toujours vécu comme un non-sens ; il place celui qui en a conscience dans la situation inconfortable du danger possible mais incertain : le pire n'est jamais sûr, dit-on. Le meilleur non plus. Le risque est toujours vécu comme une crise ; il interdit de pré-

voir précisément l'avenir et ouvre la porte d'une hésitation toujours désagréable.

Qu'un événement inattendu bouleverse la stabilité du système physique ou social, s'écroule alors l'édifice conceptuel qui me semblait jusque-là si bien assuré. Tous ceux qui ont vécu un tremblement de terre ont fait cette expérience : les repères disparaissent ; nul ne sait plus où il est, ni qui il est, tant il est vrai que l'identité est liée au lieu où l'on peut être touché, ce qui suppose des balises repérables.

Je ne méprise donc pas cette verbalisation qui, le risque étant avéré, balbutie quelque signification. Non pas que ces discours provoqués par le danger ajoutent beaucoup de connaissances au fonctionnement de notre société. Leur mérite, important, consiste à rappeler que les « lois » de la nature et de la société ne sont valables que tant que reste stable le système physique ou social dans lequel ces lois s'inscrivent. A cet important mérite s'ajoute un second, essentiel : ces discours esquissent une signification qui permet de sortir de la mouise.

La crise financière, économique et sociale que nous traversons produit de semblables phénomènes de langage : mis à part quelques prophètes de malheur, aussi peu entendus que Cassandre, rares furent les économistes qui ont annoncé la catastrophe ; mais la crise étant avérée, une foule nombreuse de leurs congénères s'est répandue un peu partout pour donner une signification, avec la même fallacieuse assurance, de ce qui s'était passé. Cela n'est pas vain. Suite aux cataclysmes et aux accidents ferroviaires de grande importance, des « cellules psychologiques » chargées d'aider les accidentés à surmonter leur traumatisme sont quelquefois mises en



place. Ici encore les mots jouent un rôle positif. Comme dans le cas de traumatisme personnel, pouvoir verbaliser l'innommable, trouver des mots pour dire l'impensable permet d'assumer l'hésitation et, en esquissant une signification, de faire face à l'inconnu.

La communauté de risque

Aussi balbutiant soit-il face au risque, le langage tisse la trame d'une solidarité. Jusqu'au XVII^e siècle, le risque, c'était le destin mis en scène par les poètes : le soldat devait être valeureux, mais c'est Dieu qui donnait la victoire ; le laboureur devait être consciencieux, mais c'était le ciel qui accordait de bonnes récoltes. Face à Dieu, c'était l'égalité parfaite.

Au siècle des Lumières, Dieu disparaît du discours sur le risque. L'opportunité le remplace. C'est la modernité qui rend maître du monde : « Le risque, c'est le hasard d'encourir un mal, avec l'espérance, si nous y échappons, d'obtenir un bien », disait l'abbé Condillac. Aujourd'hui, le risque n'est connoté que négativement : le risque, c'est le danger, l'échec toujours envisagé. Le monde incertain est un monde mouvant où ceux qui s'en sortent le mieux sont ceux qui peuvent bouger.

La qualité première est alors la réactivité : face aux situations risquées, il faut pouvoir liquider sa position, se défilier ou, mieux encore, ne pas s'engager pour ne pas se faire balloter ici et là. L'idéal est celui du braconnier qui fait un coup

rapide puis disparaît. Chacun s'imagine naïvement que « être nulle part », c'est être en sécurité. Sécurité, peut-être ; mais « être », c'est douteux.

S'il faut donc que je sois quelque part pour exister, autant assumer consciemment les risques de ma situation, et pour cela désigner risques et peurs avec les mots que je peux. Le risque apparaît alors tel qu'il est : ambivalent. Son côté négatif engendre la peur pour soi-même ; son côté positif fonde une solidarité avec autrui. La peur peut être mauvaise conseillère, mais elle me stimule aussi à rechercher des moyens nouveaux. Le risque révèle également des richesses spirituelles insoupçonnées, comme on le voit lors des drames humanitaires : rien ne pousse tant à la solidarité active et compatissante que le danger commun.

« Je mets tous mes œufs dans le même panier, je mise tout sur toi. »² Dans un monde liquide, ce refrain d'amoureux est stupide. Pour être raisonnable, il lui manque de quitter la peur pour soi-même et s'engager sur une solidarité née du danger commun. Cette mise au jour des risques affrontés ensemble est la condition d'un amour durable. Donner son amour à un seul relève alors d'une certitude intérieure qui, sans cacher l'échec toujours possible, croit que l'enjeu, le projet commun vaut le risque. L'enjeu est la vraie mesure du risque.

E. P.

2 • Dans la comédie musicale *Follow the fleet* (*En suivant la flotte*), filmée en 1936, Fred Astaire et Ginger Rogers dansent sur cette chanson au refrain bien peu raisonnable : « Je mets tous mes œufs dans le même panier, je mise tout sur toi. Je donne tout mon amour à un seul. Si c'est le mauvais cheval, que le Ciel me secoure. »

Le bal des ombres

Les peurs : du collectif à l'individuel

●●● **Claude A. Vergoz**, Sallanches (F)
Psychanalyste

« Tu ne connaîtras pas la peur, car la peur tue l'esprit. »
Franck Herbert, *Dune*

Je suis réveillé par la radio, ce matin, comme souvent. La journée commence avec son lot de catastrophes habituelles : crise économique, bombe iranienne, pandémie grippale (je ne sais plus laquelle, porcine, aviaire, saisonnière...), suicides dans les entreprises, bonus exorbitants des traders, menace écologique, échec politique du président étasunien, tremblement de terre en Haïti... Information instantanée, parfois reprise, souvent éphémère, mais pourtant « concernante », puisque c'est de cela qu'on « parle en ville », avec la crainte d'une (de LA ?) catastrophe imminente ! Et après l'émotion, le zapping !

Panique et dépression se propagent, et nous voilà concernés, contaminés malgré nous par des événements propices aux fantasmes mais qui ne nous concernent guère individuellement (qu'est-ce que ma joie de vivre a à voir avec la faillite d'une banque d'affaires ?). Pris dans le collectif, n'aurions-nous plus la capacité de prendre du recul, de nous retirer dans notre *temenos*¹ et de trier entre ce qui nous est individuel et privé, et ce qui ne nous touche que par sympathie ?²

Sur le plan individuel, j'observe certains de mes patients vivre dans la hantise de ce qu'ils pourraient apprendre le matin au réveil, qui aurait eu lieu dans leur sommeil, au point de n'en plus rêver pour certains, de n'en plus dormir pour d'autres. Avec un sentiment de tournis,

aucune information n'étant identique et chacune chassant l'autre. Certains sont saisis d'une peur tellement viscérale, qu'ils restent immobiles et comme pétrifiés psychiquement. D'autres sont pris d'une hyperactivité dont le seul but est de dissoudre leur angoisse.

Deux histoires étranges

Préoccupé par l'état d'une jeune femme (elle a fait une tentative de suicide sur son lieu de travail), je repense à *L'étrange histoire de Peter Schlemihl*, l'homme qui a vendu son ombre au diable.³ J'y repense d'abord pour le thème de l'ouvrage, ensuite pour le mot « étrange », traduction littérale de l'allemand *wundersam*⁴ (et non pas *wunderbar* qui renvoie à merveilleux), et pour la problématique de l'ombre qui s'y donne à voir. Elle n'est pas sans lien avec la situation clinique qui me préoccupe. Je repense

- 1 • Du grec ancien : terrain sacré, fermé par une enceinte, sur lequel sont souvent édifés des autels, des temples. Par extension, dans la psychologie des profondeurs, lieu intérieur du Sujet, sacré, intime.
- 2 • J'emploie le terme dans le sens qu'il a en musique, d'une corde mise en vibration par la vibration d'une autre...
- 3 • **Adalbert von Chamisso**, *Peter Schlemihl*, dans la traduction de son frère Hippolyte, précédé de la préface de **Pierre Péju**, « L'ombre et la vitesse », José Corti, Paris 1989, 240 p.
- 4 • Idem, préface, p. 9.

aussi à un conte d'Andersen, encore une histoire d'ombre, mais assez différente...

Peter Schlemihl, donc, étudiant pauvre, rencontre dans une réception un étranger (« l'homme en gris », le Diable en personne !) qui lui propose d'acheter son ombre en échange de la bourse de *Fortunatus*, celle « qui ne désemplit pas ». Si pour Peter l'ombre n'a pas de valeur, elle en a une pour le diable !

Notre héros accepte le marché, mais découvre soudain que même si l'ombre semble n'être d'aucune utilité, on remarque un homme qui n'en a pas ! Il réalise l'importance de celle-ci aux yeux des autres, qui prennent grand soin de l'éviter depuis qu'il n'en n'a plus. Au point de louer les services d'un valet qui doit se tenir à la place de son ombre.

Après diverses aventures, le Diable consent à rendre l'ombre, mais en échange de l'âme du héros. Peter refuse et doit abandonner la bourse magique ainsi que les avantages importants qu'elle lui procurait. Commence alors pour lui une sorte de voyage expiatoire, dans lequel il est obligé de courir le monde de manière à vivre toujours à midi, moment où l'on ne peut pas voir qu'il n'a pas d'ombre, puisqu'elle n'apparaît pas à cette heure-ci. Il tente aussi d'échapper ainsi à « l'homme en gris » qui le poursuit (son ombre).

Le conte d'Andersen, *L'ombre*, est assez différent puisqu'il donne à voir un homme qui se retrouve avec « une ombre en trop » ! Le jeune savant du conte vient des pays froids. Son ombre ne supportant pas le soleil des pays chauds, où il vit maintenant, ne se réveille qu'au crépuscule... Un soir, le savant invite son ombre à entrer dans une maison où vit

une jeune fille silencieuse et à lui faire ensuite le rapport de sa visite. Mais voilà que l'ombre disparaît ! Une nouvelle ombre pousse bientôt au savant, qui rentre avec elle dans son froid pays.

Des années plus tard, alors que le savant travaillant sur « le vrai, le beau et le bon » est miné par son insuccès, la première ombre revient et lui propose de devenir... son ombre ! Voilà le savant ombre de lui-même et *ombre de son ombre*. Or la fille d'un roi tombe amoureuse de l'ombre devenue homme, mais elle veut connaître la véritable valeur de « celui » qu'elle aime. *L'ombre-homme* demande au *savant-ombre* de subir l'épreuve à sa place, ce que fait le savant, et le mariage est bientôt célébré. Mais l'ombre va plus loin encore et demande au savant de rester définitivement une ombre. Celui-ci alors se révolte, mais considéré par tous comme une ombre, il est mis en prison, puis exécuté.

L'ombre-fondation

Dans la première histoire, l'ombre est dissociée, puisque vendue au Diable. Dans la seconde, elle est doublée et devient persécutrice, au point d'entraîner la mort du savant, devenu *ombre de son ombre*. Ces histoires présentent aussi l'intérêt d'être « étranges », ce qui ne manque pas de renvoyer le psychanalyste au sentiment « d'inquiétante étrangeté » freudienne. Voilà que l'intime surgit comme inconnu, autre absolu, au point d'en être effrayant, au point d'en devenir étranger à soi-même, exilé de soi, exilé d'un dedans qui n'est plus perceptible comme tel,⁵ mais aussi d'un dehors qui n'est plus perçu que dans son apparence, dans son reflet à midi.

5 • Cf. Sigmund Freud, *Das Unheimliche*, 1919.

Du côté de Peter, l'ombre reste extérieure, visible et spectaculaire, servant le paraître plus que l'être, au point d'exclure son porteur dès lors qu'elle n'est plus perçue, car son absence est sujet d'inquiétude. Le Savant, lui, est le seul concerné par la perte de l'ombre et il en est mal à l'aise : là l'ombre est une valeur intra-psychique, qui concerne l'être avant le paraître. Mais pour l'un comme pour l'autre, la perturbation de la relation à l'ombre n'est pas sans conséquence : essoufflement et fuite en avant pour le premier, persécution et mort pour le second.

Et s'il y avait un lien entre l'ombre, la fuite en avant, la persécution et l'inquiétante étrangeté, d'une part, et le sujet qui nous préoccupe, d'autre part, ces peurs collectives de l'épidémie, de la guerre, du terrorisme, du désastre économique ? Non que ces dangers soient pures fictions, mais les fantasmes collectifs que nous en avons n'ont qu'un très lointain rapport avec leur réalité.

L'ombre, dont Chamisso dit « Songez au solide », pourrait être ce qui est le plus inaltérable, le plus résistant en nous.⁶ Elle n'est pas sans parenté avec l'archétype jungien où elle est considé-

Avancer avec
son ombre



rée comme « l'éternel antagoniste, car elle naît... du développement même du sujet. Toujours elle est ce que le sujet ne reconnaît pas et qui le poursuit inlassablement. »⁷ Cette ombre, à priori inutile, reste ce qui fonde le sujet, puisque être quelqu'un, c'est avoir une ombre... Antagoniste qui pousse à la fuite s'il est perdu et à la mort (psychique, sinon physique) s'il devient persécuteur.

La perte d'ombre, quelle qu'en soit la cause, entraîne l'insécurité et la peur puisqu'il ne devient plus possible de se réfugier à l'intérieur de soi. Débute alors une course éperdue, une fuite en avant pour échapper au jugement social ou à la persécution.

Cette course inutile (puisque même dissociée, l'ombre nous accompagne ou nous précède) nous entraîne soit dans un repli autistique, soit dans une succession de passages à l'acte, dans le seul but d'échapper à la peur qui suinte de tous côtés. Peur d'autant plus grande que la vitesse, la fuite, le repli mènent à ne plus penser (cela prend du temps et suppose qu'il y ait un antagoniste !).

Cercle infernal

Voilà, entre autres, ce qui peut se jouer dans le psychisme de chacun et être à l'origine de bien des souffrances individuelles. Mais ces mécanismes jouent aussi dans l'inconscient social, nous le voyons tous les jours. Pensons, par exemple, au changement climatique et aux rejets de substances polluantes diverses : d'une part, les rejets sont un équivalent d'ombre rejetée (ça ne sert à rien, les rejets !), d'autre part, ils deviennent persécuteurs, puisque menaçant à

6 • Op. cit., Pierre Péju.

7 • In Elie G. Humbert, *Jung*, Editions universitaires, Paris 1983, 160 p.

terme le collectif humain. Il est de plus possible, moyennant finance, d'échanger une sorte de droit à polluer.⁸ L'*ombre-pollution* devient une marchandise dont on se débarrasse, alors que le problème reste entier.

Les exemples de cet ordre sont légion ; nous aurions aussi bien pu parler de la grippe A(H1N1), image d'une ombre dissociée, persécutrice et mortelle. Mais le lecteur aura également compris que lorsque nous « sommes pris » par ces sujets, il nous devient très difficile de penser... Tellement difficile, que nous ne pouvons plus que passer, dans un véritable tournis, d'une situation à une autre, fuir un peu plus loin sans rien régler.

Un autre aspect de cette ombre dissociée, persécutrice se retrouve dans les rapports sociaux quasi-quotidiens. Lorsque mon téléphone ne fonctionne plus ou que j'ai un problème bancaire, je me retrouve confronté à une machine électronique, et de fait sans interlocuteur : ou plutôt, celui-ci a interposé son ombre mécanique et automatique entre lui et moi... Ce n'est peut-être qu'un moindre mal, puisque, dans d'autres situations, c'est le « lampiste de service » qui occupe la place de l'ombre de l'interlocuteur et qui va recevoir mon agressivité. La dissociation de l'ombre peut même devenir une véritable méthode de management d'entreprise : plus d'interlocuteur, des informations contradictoi-

res, des mises en situation d'étrangeté donnant à celui qui est concerné l'impression de rêver au sens propre, entraînant un stress massif, souvent pathogène et quelquefois funeste.

Ce mode collectif de rapport à l'ombre va entraîner en contrepartie une perturbation dans le rapport à l'ombre individuelle. La peur va submerger d'autant plus les personnes qu'il n'existe plus de lieu (intra psychique) pour s'abriter, qu'il n'est plus possible de penser ce qui se passe. L'individu n'a plus d'autre possibilité que le passage à l'acte, contre l'autre ou contre lui-même, pour évacuer cette peur...

Quelles ouvertures ?

Le phénomène n'est pas nouveau mais il est accentué par des moyens de communication instantanée, des possibilités de déplacement rapide, une diffusion de l'information qui transforme le monde en un gigantesque tambour dans la résonance duquel nous sommes pris...

Peut-être nous faudrait-il « inviter le diable à notre table », rétablir avec notre ombre une relation suivie et intime, retrouver ce « solide » intérieur sur lequel cheviller notre être, pour vibrer un peu moins en sympathie (c'est-à-dire hors de la pensée, cf. note 2) avec ce qu'on voudrait que nous considérions comme essentiel !

Un des aspects les plus actuels du message évangélique pourrait être que l'Homme ne prend sa dimension spirituelle que dans un dialogue de chaque instant avec son antagoniste intérieur, son ombre... Et que se couper de l'ombre, tant individuelle que collective, constitue une dramatique perte d'Être.

Cl. V.

8 • Dit *Marché de droits à polluer ou marché de permis négociables*. C'est « un instrument économique de politique environnementale qui vise à limiter le niveau global de rejets polluants en répartissant les coûts à supporter pour respecter cette contrainte de manière efficace » (*Encyclopedia universalis* en ligne). Ajoutons que « Le droit à polluer est une valeur boursière en hausse »... (*Hebdomadaire Marianne*, 13.09.2008).

Une raison de vivre

Réponse à Stig Dagerman

●●● **Barbara Polla**, Genève
Médecin, galeriste

Chaque année en Suisse, on enregistre entre 1300 et 1400 suicides. Cet acte définitif est présenté parfois par ses tenants comme l'ultime liberté qui reste à l'homme. L'écrivain suédois Stig Dagerman défendit déjà cette thèse en 1952, en quelques pages fulgurantes, dans *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*,¹ avant de se donner la mort. Une expérience personnelle mène aujourd'hui Barbara Polla à lui répondre.

Stig Dagerman fut l'écrivain le plus aimé de la jeunesse suédoise des années '40. Anarchiste, « politicien de l'impossible » selon ses propres mots, auteur de *L'enfant brûlé* et du *Condamné à mort*, il écrivit à 30 ans les douze pages de *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*. Puis il s'arrêta d'écrire et le 4 novembre 1954, il s'enferma dans son garage et se suicida en laissant tourner le moteur de sa voiture.

Pourquoi les écrivains se suicident-ils plus que les autres ? Que cache le suicide « littéraire » ? Si tant est que l'écriture soit fondamentalement une mise en forme de l'existence, comment poursuivre quand on s'arrête d'écrire, parce que l'inspiration n'est plus ? Comment exister sans les mots, ces mots qui restent même quand l'amour n'est plus, sans leur beauté, sans le défi qu'ils nous posent, à chaque instant ?

Dagerman dit traquer la consolation, comme le chasseur traque le gibier. « Où est la forêt où l'être humain puisse prouver qu'il est possible de vivre en liberté ? se demande-t-il encore. Je suis obligé de répondre : nulle part. (...) Et mon pouvoir est redoutable tant que je puis opposer la force de mes mots à celle du monde. (...) Mais ma puissance ne connaîtra plus de bornes le jour où je n'aurai plus que le silence pour défendre mon inviolabilité, car aucune hache ne peut avoir de prise sur le silence vivant. »

« Telle est ma seule consolation », poursuit Dagerman. « Le souvenir du miracle de la libération me porte comme une aile vers un but qui me donne le vertige : une consolation qui soit plus qu'une consolation et plus grande qu'une philosophie, c'est-à-dire une raison de vivre. »

La raison de vivre ? La vie elle-même. Les premiers jours de novembre 2009, j'émerge d'une intervention suite à un accident de circulation dans lequel j'ai cru mourir. Mon amie de cœur, Ornella Vorpsi, m'avait apporté de Paris, quelques jours plus tôt, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*. J'aurais aimé partager avec Stig Dagerman la liberté et le bonheur infini d'être encore en vie. Alors je lui ai écrit, avec mon arc de mots.

Cher Stig Dagerman,

Je lis enfin votre texte *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, et ceci au moment même où j'écris par ailleurs que le suicide garantit certes l'ultime liberté de l'homme, mais ne le fait que comme une vraie « garantie », c'est-à-dire de celles que l'on n'utilise jamais. Et qui restent donc, pour toujours, « garanties ». Parce qu'il me sem-

1 • Actes Sud, Arles 1993, 20 p.

ble que c'est l'idée et la contemplation du suicide qui garantissent la liberté humaine de vivre, bien plus que l'acte de se suicider. Le suicide ne garantit plus rien une fois qu'il est consommé. Il me semble qu'il en va du suicide comme de certaines œuvres d'art parmi les plus mystérieuses, ce carnet intime de Roland Herzog emmuré dans une boîte de plexiglas - quels secrets contient-il ? - ou encore cette pièce de Eva Marisaldi : deux films dans leurs boîtes. Quelles images y sont imprimées ? Y a-t-il seulement des images imprimées sur ces pellicules ? Toute tentative de réponse annihilerait la question même, l'œuvre en elle-même. Comme le suicide annihile la vie, et donc la question de la liberté *vivante*.

Notre élément propre

Au début de votre texte - j'avais deux ans alors que vous l'écriviez - vous semblez hésiter entre la recherche, voire la traque avide, d'une consolation possible, « une consolation qui illumine », et le désespoir de ne pas pouvoir obtenir ce que vous désirez : « confirmation que mes mots ont touché le cœur du monde ». Vos mots ont touché le cœur du monde, Stig Dagerman, et le touchent encore, alors que vous êtes désormais dissout en lui. Et pourtant, je sens votre chaleur, toute proche ; vous auriez aujourd'hui quatre-vingt six ans et nous pourrions vivre ensemble longtemps encore, dans « notre propre élément ».

Cette absence d'un élément propre à l'homme qui vous semble rendre la liberté hors d'atteinte - « Thoreau avait encore la forêt de Walden » - je ne la ressens pas : notre élément, à nous humains, c'est l'humain même - et donc la ville, puisque c'est bien de la ville, la ville

comme forêt humaine, que l'homme s'est fait son élément, avec ses couches infinies de solitudes juxtaposées. Oui, le milieu de l'homme que vous pensez avoir perdu, c'est l'homme lui-même, ce milieu ne peut être que la ville et l'homme avec l'homme. Pour moi, Paris. Vous recherchez pourtant - et semblez apercevoir - une raison de vivre : « ...plus qu'une consolation et plus grande qu'une philosophie, une raison de vivre. » Votre texte se termine sur ces mots : *une raison de vivre*.

En ce qui me concerne, je ne vois aucune raison de vivre, si ce n'est la vie elle-même. La chaleur à l'intérieur de notre corps, notre présence à nous-même, notre salive tiède dans notre bouche, le fonctionnement de nos organes, les battements de notre cœur humain - ce rythme assourdissant, ce vacarme qui remplit le monde d'un silence extérieur identique et unique -, ce bruissement de la vie en nous, la pensée. Il n'est pas de raison de vivre, aucune nécessité, aucun but. Il n'est que la chaleur de vivre.

Mais au-delà de la chaleur, vous placez la liberté. Parce que sans la liberté, l'homme n'est pas, fût-il chaud ou froid. Et pour garantir la liberté, le suicide. Mais si je puis manipuler le concept que le suicide représente l'ultime liberté, l'ultime choix de l'homme libre - celui de refuser de vivre -, si je puis jouer avec cette idée, je ne me sens par contre pas capable de l'éprouver : ni la ressentir, ni la mettre à l'épreuve. Au-delà même de cette liberté qui m'est pourtant aussi chère, aussi indispensable qu'à vous-même et qui définit l'être humain, il m'a toujours semblé, en amoureuse inconditionnelle de la vie que je suis, fascinée par sa puissance et sa fragilité combinées, par son unicité, que notre bien le plus précieux était, encore une fois, la vie elle-même.

Mais ne disiez-vous pas la même chose en fait lorsque vous affirmiez que la littérature que vous appeliez de vos vœux était celle qui luttait « pour les trois droits imprescriptibles de l'être humain, la liberté, la fuite et la trahison... le droit de fuir le futur champ de bataille... » Fuir le champ de bataille : pour la vie.

La vie serait-elle alors la seule et ultime limite à la liberté humaine, dans sa durée déployée devant nous ? Si le choix du suicide peut être une liberté, il ne l'est que dans l'instant. Or notre humanité - notre liberté donc -, nous l'exerçons dans la durée de l'existence qui nous est donnée, cette durée déployée devant nous. Et je ne parle pas de temps, je parle bien de durée. Car je suis entièrement en syntonie avec vous sur ce point, Stig Dagerman, le temps n'existe pas.

Notre vie se déroule dans un espace, un espace qui nous est ouvert entre notre naissance et notre mort, comme l'espace infini qui peut séparer deux astres qui ne se verront peut-être jamais ou l'espace minuscule qui sépare deux galets sur la plage. La fulgurance n'est pas dans le temps, elle est dans l'espace. Dans le temps, il y a la performance - ou plutôt, contre le temps - dans un combat toujours perdu d'avance. Le lever du soleil, le saut du cabri, dites-vous, ne sont pas des performances. Ils sont hors du temps, hors d'atteinte, substance de la vie. La fulgurance de l'amour elle aussi est hors du temps. Comme vous avez raison quand vous dites que « peu importe que je rencontre la beauté l'espace d'un instant ou l'espace de cent ans » ! L'essentiel ne se mesure pas. L'essence s'éprouve.

Et c'est là que j'aimerais vous prendre en défaut de votre propre discours : le suicide est du domaine de la performance, pas du lever du soleil, ni du saut du cabri. Le suicide est du domaine de

la performance que vous condamnez pourtant... et il dément votre propre argument, de la non-existence du temps, puisque qu'il se produit à un moment donné - donné par le suicidé et non pas par la vie. Il est performance et non fulgurance. Et vous qui affirmez que « non seulement la félicité se situe en marge du temps mais elle nie toute relation entre celui-ci et la vie », vous devez bien admettre que le suicide, lui, propose - pire, impose - un ancrage temporel de la vie comme de la mort.

La mort, une fois atteinte, ne permet plus à la liberté humaine de s'exprimer, cette liberté modeste qui se niche dans chacun de nos gestes, de nos paroles, de nos choix quotidiens, si minimes fussent-ils. Ma liberté future, celle de l'instant suivant, je ne puis l'exercer que si je suis en vie. Le respect de la liberté semble alors exiger de laisser le choix de sa propre fin - la fin de la liberté - à la vie elle-même. La vie comme cadre dans lequel cette valeur fondamentale qui nous rend humains - à savoir la liberté sous toutes ses formes, parole, action, création, et la liberté de penser avant tout - peut encore s'exercer. Et si, comme vous le dites, la seule consolation qui soit bien réelle, c'est « celle qui me dit que je suis un homme libre, un individu inviolable, à l'intérieur de ses limites », alors la seule consolation, encore une fois, c'est la vie, car ce n'est que dans ses limites que nous pouvons situer les nôtres.

Le silence vivant

La mort est le contraire même de l'inviolabilité de l'individu : elle est dissolution. Le doux vacarme du corps humain devient silence. Certes, sans ce silence la musique ne s'entend pas (vous qui étiez aussi compositeur...) et sans la mort

l'existence n'a pas d'espace. Mais à propos de silence, vous parlez pourtant bien du silence *vivant*, n'est-ce pas ? Ce ne saurait être par hasard. Le silence est peut-être plus fort que les mots, plus fort que les images même, le silence pour défendre votre inviolabilité, mais vous dites bien « qu'aucune hache ne peut avoir de prise sur le silence *vivant* » ? Seul le silence vivant nous intéresse, n'est-ce pas. Le silence de la mort est morne et contraint. Le silence vivant, lui, résonne de sa musique tue. Stig Dagerman, vous n'êtes pas encore mort, je vous entends, je vous parle, j'espère vous convaincre, vous et tous mes bien-aimés, Primo Levi, Cesare Pavese, Marina Tsvetaïeva, et vous tous, qui avez cédé - oui, cédé, j'ose le dire mes bien-aimés - à la dernière poupée russe dont vous parlez, Stig Dagerman, celle de la dépression, au fond de laquelle se trouve un poison une lame de rasoir une corde un escalier un grand trou noir. Je reste convaincue que ce que vous recherchez, tous, c'est une autre vie, une consolation... mais non pas la mort. Notre besoin de consolation est impossible à rassasier par la mort.

Le désir de résister

Et puis, j'aimerais évidemment m'entretenir avec vous de Spinoza. Longuement... Pourquoi n'avez-vous pas eu recours aux enseignements du Maître ? Pourquoi cette peur, d'avoir perdu votre talent ? Pourquoi n'avez-vous pas trouvé en vous votre *conatus*² ? Vous sembleriez si proche pourtant de l'effort constant pour éprouver la joie - le saut du

cabri, une caresse sur la peau, le spectacle de la mer - comme seule source de consolation ? La consolation que vous recherchez, Stig Dagerman, était en vous, dans votre effort - que ce soit d'écrire ou de garder le silence, peu importe - mais dans votre effort constant d'imaginer et trouver ce qui est cause de joie, pour vous, d'imaginer et trouver ce qui détruit *votre* tristesse. Est-ce le désir qui vous a manqué, lui qui ne me quitte jamais et dont Deleuze disait, il ne manque de rien ?

Le désir vous aura manqué peut-être, ou fut-il dévoyé, son but ayant pris la place de sa physiologie, qui est processus - rythme dans lequel le but se fond. Mais vos mots ont touché le cœur du monde. Votre silence aussi. Et cette question rémanente, lancinante : à quoi sert ma vie ? A rien, n'est-ce pas, si ce n'est à son propre processus, à sa propre musique. Mais à rien définitivement, si vie il n'y a pas. Stig Dagerman, revenez vous asseoir encore, aux côtés d'Anita Björk,³ et faites « semblant »... comme dans votre poème du 23 février 1954 :

*Un jour par an on devrait faire semblant
que la mort aille s'inscrire au chômage,
que nul ne puisse plus perdre son*

[courage,

que personne ne soit tué pour quelques

[francs.

*Les catastrophes dormiraient calmement,
à leur hôtel, jusque au lendemain.*

*Nul sur son frère ne porterait la main,
nul ne quitterait ce monde volontairement.*

Semblant de résister, semblant de désister, pour que nous puissions encore réchauffer nos propres vies de vos mots - ces mots qui ont touché le cœur du monde. Vous n'avez jamais fait semblant.

B. P.

2 • Persévérance pour garder sa puissance d'être, d'agir. (n.d.l.r.)

3 • Epouse de Stig Dagerman. (n.d.l.r.)

Un Job moderne

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

A Serious Man,
 de Joel et Ethan
 Coen

Nous sommes en 1967. Larry Gopnik est un juif américain d'âge moyen. Il habite, dans une ville du Midwest de taille moyenne pour ce grand pays, une de ces centaines de maisons de banlieue avec le même garage et le même gazon. Il a une femme et deux enfants un peu excités par les troubles de l'adolescence, une fille et un garçon. Ce dernier doit bientôt faire sa *bar-mitsvah*. Larry est professeur de mathématiques dans une petite université où il attend une promotion qu'il estime méritée. C'est un homme bien, sérieux, comme la moyenne des gens.

Mais ce matin-là, le jour où débute le film, tout va de travers. En fait, tout s'écroule même, tous les éléments qui assuraient Larry dans la vie s'effondrent à la façon d'une série de dominos à laquelle on aurait donné une chiquenaude.

Cela commence par sa femme qui demande le divorce, ou plus exactement la répudiation prévue par la Loi car elle veut se remarier avec un juif extrêmement pieux, par ailleurs d'une parfaite hypocrisie. Elle entend bien, dès maintenant, ne plus vivre avec Larry et le prie de s'installer, séance tenante, au motel le plus proche. Ensuite, le doyen de sa Faculté vient, très gêné, lui expliquer qu'il a reçu contre lui des lettres de dénonciation, anonymes certes, donc sans conséquence pour sa promotion, mais enfin, quand même... Ainsi, le voici privé d'épouse, de domicile et de carrière.

A cela, on ajoutera quelques désagréments mineurs, par exemple sa voiture est prise dans un accident et écrabouillée. Ne comptons pour rien son frère handicapé qui fait des siennes comme d'habitude, le voisin raciste qui empiète sur son gazon, son fils qui fume des joints, sa fille qui se dévergonde et ces appels téléphoniques pour lui réclamer de l'argent... Comment rester à ce prix un vrai citoyen américain ?

« A Serious Man »



Oscillations

Référence biblique avouée et sans doute minimisée par les frères Coen qui font profession d'athéisme, le livre de Job commence bien par une série de catastrophes s'abattant sur ce juste, qui, d'ailleurs, n'appartient pas au peuple d'Israël. Elles se produisent avec la permission divine, sur l'incitation de Sa-

tan qui estime que Job ne craint Dieu qu'à cause de son bonheur protégé et béni par la Providence (Jb 1,10-11).

Lorsque Larry se tourne successivement vers trois rabbins d'âge et de génie différents, il est difficile de ne pas penser aux trois amis de Job, Eliphaz, Bildad et Sophar, dont les interventions lénifiantes forment une bonne partie du livre biblique. Les rabbins ont des formules, des solutions, des explications ou proposent des paraboles plus surréalistes que consolatrices. Elles hanteront les rêves de Larry, mais ne feront que le désespérer davantage. Car la question centrale restera toujours : pourquoi le mal, d'où vient-il ? qu'avons-nous fait pour le mériter ?

Le film montre bien l'aspect incompréhensible du mal qui advient par la parabole de la vente par correspondance. Larry se voit réclamer le prix de disques qu'il n'a jamais commandés. Mais précisément, dit le vendeur, on doit payer quand on ne dit pas qu'on ne veut pas payer... Logique parfaite, plus profonde qu'il n'y paraît : il ne suffit pas de ne rien dire pour ne pas subir le mal.

Le fin mot de l'histoire comme celui des lettres anonymes, exemple du mal aveugle mais non sans cause, sera donné mais ne résoudra pas le problème métaphysique. Car on sait bien que le mal, comme le bien d'ailleurs, passe par des truchements humains et donc en partie explicables, mais pas entièrement, comme le rappelle le curieux petit prologue du film, conte juif sur un *dybbuk*, sorte de fantôme malfaisant, probable image de Satan, peut-être inspiré d'un film yiddish de 1937.

Cependant, comme nous sommes dans une comédie, et tout comme Job, Larry va tout récupérer : femme, maison, promotion. Même son honneur paternel sera sauf. Son fils, dans les vapeurs de

la marijuana, arrivera à chanter convenablement quelques versets de la Torah devant toute la communauté de la synagogue.

Pourtant, nous aurons vu Larry succomber - peut-être en rêve - aux tentations de la chair auprès de sa pulpeuse voisine, ou encore, après beaucoup de scrupules, accepter un petit cadeau que le père d'un étudiant asiatique lui fournira en échange d'une meilleure note, sans lui laisser trop le choix. A la dernière scène, Larry reçoit des nouvelles inquiétantes de son médecin. N'est-ce pas ce qui arrive aussi à Job ? « Etends la main, touche à ses os et à sa chair et je gage qu'il te maudira en face ! » (Jb 2,5). On n'en a jamais fini avec le mal.

Autodérision

Les frères Coen n'ont pas caché, eux qui n'ont pas cultivé leur culture juive dans leurs précédents films, s'être inspirés du milieu clos de leur enfance, entre une mère pieuse et un père moins pratiquant. La reconstitution est sans doute exacte, un peu nostalgique, avec une lucidité qui n'empêche pas une vraie tendresse puisqu'ils confessent avoir évoqué toutes les figures de leur jeunesse. Mais c'est par l'esprit d'autodérision, à base de loufoque, que, au-delà des faux contes yiddish, des allusions à la Kabbale ou des références bibliques, ce film rejoint la condition humaine, perplexe devant cette oscillation qu'elle doit assumer entre un bonheur toujours fragile et un malheur toujours à venir.

G.-Th. B.

Une fille d'Andersen

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Karen Blixen,
Sept Contes
Gothiques, Livre de
Poche, Paris 1983,
508 p.

Saison à Copenhague,
Gallimard, Paris 2009,
132 p.

L'homme naît aristocrate et magicien et devient à la puberté démocrate, réaliste, rationaliste et scientifique. Il attrape ce que Pascal appelait l'esprit de géométrie comme on attrape la rougeole. Il entre dans la catégorie des produits à vendre. Pour certains, cette transformation est un traumatisme dont ils ne se remettront jamais.

La littérature et l'Écriture sainte sont heureusement là pour leur rappeler leurs origines fabuleuses, légendaires, merveilleuses, surnaturelles, romanesques et divines. Ainsi se souviennent-ils qu'ils ont eu autrefois pour parents des rois et des reines, plus tard guillotiné bien sûr, et pour marraines des fées et des sorcières, avant d'apprendre leurs tables d'arithmétique et leurs déclinaisons latines sur les bancs froids et durs de l'école laïque et obligatoire.

Cette littérature romanesque comporte plusieurs volets : la nouvelle qui, par sa brièveté, comble les plus délicats, le roman qui, quand il n'a pas pour auteur un Dickens ou un Dostoïevski, lasse par la succession de ses péripéties, et le conte qui ouvre sur le monde enchanté de l'enfant.

Un conte est toujours plus ou moins fantastique. Or comment définir le fantastique ? Est fantastique tout ce qui n'est pas rationnel. Ou mieux : tout ce qui échappe à l'expérience normale de l'homme adulte à l'état de veille. Le rêve est une grande source de fantastique, comme nous l'ont prouvé les romantiques allemands et les Anglais de l'époque victorienne.

Quand on lit, par exemple, *L'Orestie d'Eschyle*, il est clair qu'on assiste là à une remise à jour au lendemain d'une importante révolution religieuse et sociale. Autrefois toutes-puissantes, les *Erinyes*, qui sont les déesses de la vengeance, les gardiennes du racisme tribal et de la filiation matrilineaire, voient leur pouvoir menacé par les jeunes dieux, fils de Zeus, qui sont les dieux de la cité, champions d'un nouvel ordre et d'une nouvelle justice. Le procès d'Oreste devant l'Aréopage est l'occasion du dernier affrontement entre les vieilles divinités réactionnaires, d'une part, et Apollon et Athéna, de l'autre. L'absolution d'Oreste scelle la victoire de la cité sur la tribu, de la loi écrite sur la loi du sang et du dieu des philosophes sur les dieux d'Homère.

Sauvés par la littérature

Fort heureusement, pendant qu'elles dégénèrent en symboles plus ou moins rationnels, les légendes religieuses continuent de cheminer au sein du public populaire. Car le peuple et les enfants sont de par leur nature conservateurs. Ils croient aux anciens dieux plus longtemps que les élites.

Lors donc que la foi se perd ou se dégrade, la littérature prend la relève. Et nous sommes aux anges quand c'est la baronne Blixen Dinesen qui relève le gant et perpétue la tradition souterraine et magique des ogres, des sorcières et

des fées qui nous parlent de notre pays natal. Celui d'Hamlet, de Kierkegaard et d'Andersen.

Les *Nouveaux Contes d'Hiver* s'ouvrent à nous comme un jardin, mais ce n'est pas la solennité grandiose de Versailles, ce n'est pas non plus le pittoresque vaste et théâtral de la savante Italie ; pas même, non, pas même la Vallée des Flûtes ou le Ténare. C'est un jardin anglais, romantique et romanescque. Des massifs de fleurs y représentent les abondantes expressions du sentiment. Des orchidées soyeuses et immobiles figurent la sage résignation parsemée de souvenirs. Rien ne manque à ce charmant jardin, ni quelques ruines d'un autre âge se cachant dans un lieu agreste ni le mausolée inconnu qui, au détour d'une allée, surprend notre âme et lui commande de penser à l'éternité. Karen Blixen a écrit une grande nouvelle, *Sur des pensées cachées*, qui est composée de seize monologues poétiques, autour desquels seize personnes racontent ce qu'elles savent d'une cause criminelle qui s'est déroulée en Italie pendant la Renaissance. Chacune expose le drame à sa façon, avec une interprétation personnelle, et le dernier monologue, celui du pape qui voudrait établir la vérité, est lui aussi une nouvelle interprétation.

Un autre conte, *La page blanche*, est le récit des réactions qu'une fillette qui descend la rue en chantant éveille chez six personnes réunies, couple par couple, dans des actions passionnées.

La plus belle, à mon goût, est l'histoire d'Angelo qui se déploie en deux volets : *Le Manteau* et *Promenade de nuit*. Le jeune Angelo est le disciple préféré du grand artiste Leonidas Allori, condamné à mort, et l'amant de sa femme. La veille de l'exécution, Angelo accepte de passer la nuit en prison à la place de son maître pour permettre à celui-ci de dor-

mir sa dernière nuit avec son épouse. Il sera exécuté si le prisonnier ne revient pas à l'aube. Le sentiment de sa culpabilité devient pour Angelo si lancinant qu'il en arrive à souhaiter la mort. Mais au dernier moment, Allori tient promesse et d'un regard fait comprendre à son élève qu'il est au courant...

La promenade nocturne du jeune homme qui, se sentant exclu de la communauté humaine, jure de ne plus dormir et de ne trouver la paix que la nuit où il rencontrera un homme fier de ne pas dormir est digne de Dostoïevski. « Je ne dors jamais, dit celui-ci. Seuls les butors et les esclaves dorment. Aux pêcheurs, aux paysans et aux artisans il faut leur content de sommeil. Leur nature épaisse appelle le sommeil même à l'heure la plus cruciale de leur vie... L'agonie divine exsude une sueur de sang à la distance d'un jet de pierre, mais ils ne peuvent rester éveillés et le battement d'ailes d'un ange ne les réveille pas. Ces morts vivants ne sauront

Karen Blixen



jamais ce qui s'est passé ou ce qui s'est dit pendant qu'ils reposaient pêle-mêle en bâillant. Moi seul, je le sais. Car je ne dors jamais. »

Orgueil et noblesse

Il règne dans ce livre un air de grandeur que le lecteur habituel s'étonnera de rencontrer et qui lui fera voir des sentiments qu'on ne trouve plus guère dans la littérature et encore moins dans la vie. Les personnages de Karen Blixen font penser aux princes et aux princesses de Racine, aux grands seigneurs de Shakespeare ou aux voyous de Jean Genêt qui, dans les pires tourments, n'oublent pas qu'ils ont un certain nombre d'usages à remplir vis-à-vis d'eux-mêmes et vis-à-vis d'autrui, et qui, lors même qu'ils sont poussés aux crimes par leurs passions, gardent en cette ex-

trémité une décence et une noblesse dont ils semblent avoir emporté le secret. Le sentiment de leur noblesse et de leur origine quasi divine est pour eux ce qu'est aux personnages du Titien ou de Giorgone la lumière dorée dans laquelle ils se fondent.

L'élément dont toute cette humanité est nourrie est un merveilleux mélange de présomption et de courtoisie. Ils respirent l'orgueil et pourtant s'effrayent à l'idée d'avoir offensé quelqu'un ; leur cœur s'attache, leur âme s'ouvre mais ils ne perdent rien d'eux-mêmes. Les vagues de la vie les balancent comme de beaux vaisseaux, légers et bien construits.

Dans la coulée générale, les *Contes gothiques* montrent de l'amour une image si poignante et si tendre, qu'ils font penser à ces romans de la Table ronde qui donnaient des amants une idée si douce et si touchante.

Si les livres présentent une quelconque utilité pratique, c'est qu'ils nous épargnent la fatigue et les désagréments des voyages. Car, je vous le demande, lecteur, où trouvera-t-on une Rome plus fascinante que dans les romans d'Emile Zola, de Gabriele D'Annunzio, de Maurice Baring ou de Paul Bourget, et une Venise plus mystérieuse et envoûtante que dans ceux de Frederick Rolfe ou de Thomas Mann ? Il est vrai qu'avec Karen Blixen, nous sommes au pays des contes et des songes, auquel ne conduit aucun chemin de fer et surtout pas à grande vitesse...

G. J.



Jésus
revu
(et corrigé)

Regards
historiques
théologiques
et artistiques

20 émissions spéciales

diffusées du 1^{er} au 26 mars 2010

par le magazine « A vue d'esprit »
(RSR Espace 2), pour revisiter la
figure du Christ.

Un coffret de 3 CD reprend le
meilleur de cette série (CHF 35.-)

A commander à : Emissions
religieuses, RSR, Av. du Temple 40,
1010 Lausanne, ☎ 00 41 21 318 66 22

A la découverte de Dante

C'est à la suite d'un cours donné à l'Ecole Cathédrale sur la *Divine Comédie* que l'auteur, docteur de l'Université Paris III, a publié ce livre destiné à faire connaître cette œuvre à un large public. La *Divine Comédie*, œuvre très marquée par l'histoire de son auteur, est à la fois le prolongement annoncé d'un traité d'amour courtois, l'itinéraire d'un homme perdu dans une forêt obscure symbolique, puis sauvé par la grâce de Dieu, et enfin, la confession d'un croyant, d'un poète exilé qui veut parler aux hommes de son temps. Après l'Enfer et le Purgatoire, le Paradis est un aboutissement. Après s'être égaré, le poète aperçoit une colline ensoleillée qui lui redonne l'espoir de retrouver son chemin et le vrai soleil. C'est Béatrice qui sera sa guide dans ce paradis formé de ciels successifs. Dante va décrire ces ciels en trente-trois chants. Dans celui où il est question de justice et de jugement, le poète arrive au ciel avec une question restée sans réponse sur terre : un homme qui n'a jamais entendu parler du Christ, qui meurt donc non baptisé et sans la foi, où est sa faute s'il ne croit pas ? Et l'aigle du paradis lui apporte trois types de réponses surprenantes de modernité et d'audace. Son salut est le fruit d'une pure grâce. Et l'aigle d'inviter tous les mortels à être lents à juger et à accepter de ne pas pouvoir juger les pensées d'un Dieu bien au-dessus de celles des hommes. Au chant XXVI, le poète met dans la bouche de Béatrice une digression qui est une satire violente et inattendue de ceux qui sur terre sont censés procla-

mer la vérité et qui racontent trop de choses confuses. Sont visés là les philosophes prétentieux, aux raisonnements fantaisistes, les prédicateurs de sornettes et enfin les moines... Dante, bien qu'au paradis, reste solidaire de ses contemporains, de l'humanité avec sa sainteté et ses bassesses.

Arrivé au chant XXX, Dante, dans un ravissement total, apprend de Béatrice qu'il n'a tout vu que comme derrière un voile. Tout n'a été qu'une « préface ombreuse du vrai ». Son désir doit encore s'enflammer pour découvrir ce « vrai ». Un autre guide survient, saint Bernard, qui va le soutenir dans son extase et augmenter l'ardeur de son regard. Et on arrive au dernier chant, exprimé par trois cercles, figures parfaites sans commencement ni fin. Dans le cercle central, il perçoit un visage humain, celui du Christ inscrit dans la Trinité. Le chant se termine sur l'évocation des étoiles, signes de la présence du Dieu-Amour dans sa création.

Claudiel, qui a beaucoup aimé Dante, pensait que le but du poète n'avait pas été de nous enseigner, mais de nous prendre avec lui, de nous faire voir et toucher, et, tout en rassurant l'intelligence, d'apprivoiser l'imagination en ne l'entourant que de figures connues et d'objets familiers. Il l'a fait d'une manière si vive, si convaincante et dans un langage si beau que, peu à peu, nous cédon's à ce pied du compagnon qui nous entraîne.

Marie-Luce Dayer

Mireille Beaup
Le paradis de Dante
Parole et Silence,
Paris 2009, 157 p.

L'engagement de Hans Küng

Hans Küng
Mémoires II 1968-1980
Une vérité contestée
 Novalis/Cerf,
 Montréal/Paris 2010,
 732 p.

Le deuxième tome des mémoires de Hans Küng est doublement passionnant, parce qu'il couvre des années hautement critiques pour l'Eglise catholique, celles du concile Vatican II et de l'après-concile, mais aussi parce que, à l'occasion des controverses entre Küng et la hiérarchie catholique, il permet de mieux saisir les enjeux des turbulences qui, aujourd'hui encore, agitent l'Eglise catholique.

Une bonne partie du livre est occupée par les querelles autour de deux ouvrages de l'auteur : *Infailible ? Une interpellation* et *Etre chrétien*.

Préoccupé par les questions que se posent tant de contemporains, Küng y aborde deux points névralgiques, l'écclésiologie et la christologie. Ses conclusions, remises en cause par Rome, divisent ses collègues professeurs de théologie ; certains de ses amis et collaborateurs le quittent ou se retournent contre lui ; les évêques allemands et le Vatican cherchent à le museler par un procès honteux, digne de l'Inquisition. Mais Küng résiste avec vigueur, mû par sa passion pour la vérité, son sens de la liberté et sa sensibilité démocratique.

Profondément enraciné dans l'Eglise, il ne se laisse pas gagner par la tentation de quitter l'institution, comme plusieurs de ses collègues et amis. « S'affirmer et non pas s'en aller », tel est son combat. Entre Erasme qui ne s'engage pas et Luther qui divise, son chemin est tracé : il suit une voie moyenne, celle de Paul

qui affronte Pierre en lui rappelant la vérité et la liberté de l'Évangile.

Tout au long de pages passionnantes, le lecteur assiste à une confrontation entre ce que Küng - et tant d'autres avec lui - estime être la vérité de l'Évangile, et l'autodéfense d'un système hérité de l'histoire et fondé sur le pouvoir humain. Le beau chapitre final, *Perspective*, rend compte de son option fondamentale et de sa manière de comprendre sa mission de théologien catholique. Il veut servir l'Évangile, mettre son message à la portée de l'homme contemporain et parler du Christ à ceux et celles que le magistère n'est plus capable d'atteindre.

Si, comme lors de la lecture du premier volume, on reste stupéfait par sa capacité de travail, certains passages autobiographiques font sourire, où l'auteur s'attarde à parler de ses vacances, de ses loisirs ou de sa vie privée.

Malgré l'impression d'autosuffisance et de naïveté que laissent certaines expressions, l'engagement de Küng, tel qu'il apparaît dans ces *Mémoires*, me semble exemplaire pour celles et ceux qui se vouent au travail théologique. L'abondance de sa documentation, la précision de ses interventions, son honnêteté à ne pas se dérober devant les questions les plus pointues, son refus de la langue de bois, son souci pastoral, son indépendance académique sont des vertus que l'on souhaiterait voir plus souvent chez les théologiens catholiques.

Pierre Emonet

■ Spiritualité

Emilie Pécheul et Marco La Loggia
Sacrés thérapeutes les Pères du désert !
 François-Xavier de Guibert, Paris 2009, 104 p.

Les premiers Pères de l'Eglise l'énonçaient avec force : on ne peut séparer le psychologique du spirituel. La quête de Dieu ne peut se faire sans tout d'abord chercher à se connaître soi-même, indiquait Evagre le Pontique (moine du IV^e siècle). Les auteurs, thérapeutes, relèvent de nombreuses pratiques heureuses, parfois humoristiques, des Pères du désert pour débloquer des situations psychologiques difficiles à vivre. Par exemple, « recadrer » des situations qui pourraient être déstabilisantes comme le fit le vilain petit canard lorsqu'il quitta ses congénères qui le dévalorisaient en ne cessant de le comparer à eux. Il retrouva son identité et sa beauté dans un autre cadre, au milieu des cygnes. Un Ancien, à qui un frère, peu charitablement, lui reprochait de perdre la mémoire, « recadra » la situation en répondant : « J'ai un gros avantage : je jouis bien des fois des mêmes choses pour la première fois ! » A ceux qui se laissent démobiler par un passé difficile et qui inlassablement cherchent à dompter « les vagues derrière le bateau », le thérapeute recommande de s'occuper davantage de celles qui sont « devant le bateau » en recherchant les objectifs de la vie présente. « Le passé est comme un œuf cassé, disait un Ancien, et le futur comme un œuf à couvrir » ! Et à un jeune moine qui craignait beaucoup la souffrance, Abba Daniel dit : « Qui a peur de souffrir souffre déjà de sa peur. »

Ces conseils de sagesse des Pères du désert, qui ont traversé les âges, sont illustrés par des cas précis de thérapie traités avec les techniques actuelles. Ce livre est très agréable à lire. Chacun y trouvera un profit, parfois insoupçonné mais réel !

Monique Desthieux

Deepak Chopra
Cheminer vers la sagesse
 Albin Michel, Paris 2010, 244 p.

J'avoue être allergique aux livres qui égrènent des recettes spirituelles ou de développement personnel comme des livres de cuisine.

Mais celui-ci, sous forme vivante d'un conte, s'est laissé lire jusqu'à la fin. En Inde, sur le chemin de l'école, un adolescent de 15 ans est abordé par un vieil homme à barbe blanche qui va l'initier à un chemin spirituel. Par des énigmes, des paraboles, des symboles, en quatre jours, il lui ouvre le cœur à quatre questions essentielles : ai-je une âme ? comment mes souhaits deviennent-ils réalité ? quelle est la force suprême de l'Univers ? comment puis-je changer le monde ? Le jeune homme n'est autre que Deepak Chopra.

Né en Inde, il dirige aujourd'hui l'Institut du potentiel humain à San Diego, en Californie. Médecin, il fait le pont entre la médecine occidentale et la médecine ayurvédique indienne ; penseur, conférencier et écrivain, il a à son actif trente-cinq livres et une centaine de vidéos. Le *Times* l'a classé parmi les cent personnalités les plus marquantes du siècle. Ce livre ouvre une voie à tous ceux qui veulent s'interroger et s'engager sur un chemin spirituel mais n'ont pas d'outils pour le faire. A forte influence hindouiste, mais dans une perspective universelle, il pose des questions sur l'âme, sur Dieu et la place de l'homme dans l'Univers.

Marie-Thérèse Bouchardy

Mitch Albom
Le vieil homme qui m'a appris la vie
 Oh ! Editions, Paris 2009, 324 p.

Voici un beau récit qui, sous un mode très simple, voire banal, se présente comme une invitation amicale et ingénieuse à vivre intelligemment la diversité de nos richesses confessionnelles. C'est l'histoire, aux Etats-Unis, d'un reporter sportif à qui son rabbin, un homme âgé et sentant sa mort prochaine, demande de bien vouloir préparer son éloge funèbre.

Au fil de courts chapitres qui rythment les rencontres, l'auteur découvre peu à peu l'univers humain et religieux de son interlocuteur, qui lui parle du bonheur, de sa famille, de sa communauté, des guerres, de la religion, de Dieu. Des questions élémentaires, comme « quel Dieu est meilleur que l'autre ? » ou « qui a interprété la Bible correctement ? », interrogent nos croyances personnelles et incitent à la modestie.

Le témoignage d'un pasteur évangélique, d'une culture bien différente et au passé pour le moins désordonné, vient corroborer le contenu et la portée de ces échanges sur les grandes questions de l'existence : la vie, les autres, la famille, le pardon, la mort. Cet ouvrage captive par sa subtilité et sa sagesse. Décidément, le génie de la vie, c'est sa variété.

Louis Christiaens

■ Histoire

Gilbert Ceffa

Louis-Adrien Favre, prêtre et patriote-résistant

Dix-huit messages de captivité

La Salévienne, Saint-Julien-en-Genève
2009, 178 p.

Louis Favre, père salésien du Juvénat de Ville-la-Grand, fusillé par les Allemands le 16 juillet 1944 à l'âge de trente-quatre ans, a été l'un des maillons d'une chaîne d'ecclésiastiques résistants, concrètement et héroïquement engagés contre l'envahisseur allemand et contre l'antisémitisme d'Etat, français et nazi.

Le Père Favre était membre des *réseaux Gilbert*, un réseau de renseignement allié important, dirigé de Genève par le colonel Groussard. Simultanément, le Juvénat, dont le mur bordait la frontière franco-genevoise, a été utilisé comme lieu de passage en Suisse par des juifs traqués, surtout après novembre 1942, même si c'est essentiellement le Père Gilbert Pernoud qui s'occupait de ces passages, avec le Frère Raymond, jardinier. Des centaines de fugitifs ont gagné la Suisse par là.

Le choix existentiel de *Loulou Favre* - jeune, espiègle, musicien, passionné, courageux - est patriotique, il est chrétien, il est éthique. Pressé de réserver le Juvénat au renseignement allié, il refuse : « Je suis au service de Dieu et je suis donc au service de tous les hommes, de ceux qui fuient comme de ceux qui font face. »

Louis Favre est arrêté en février 1944 au Juvénat. Il a été dénoncé par un agent du réseau que les Allemands ont « retourné ». On connaît désormais, grâce à Gilbert Ceffa, son identité, ainsi que celle d'un malheureux exécuté en même temps que lui par les Francs tireurs et partisans (FTP), sur ordre de Groussard.

Le Père Favre renonce quant à lui à l'évasion que préparent ses amis, de peur que la Gestapo n'exerce de représailles sur ses collègues, son supérieur et sa famille. En prison, torturé, il garde l'espoir et communique secrètement avec son réseau grâce aux visites de sa sœur. « Le moral reste bon », dit son dernier billet. Il ne vivra pas la Libération.

Gilbert Ceffa nous présente non seulement l'action du Père Louis Favre, mais celle, plus large, des *réseaux Gilbert* et de la communauté du renseignement - c'est le terme aujourd'hui consacré par les historiens - qui unissait durant la guerre agents alliés et services de renseignement suisses, dans un même but mais non sans conflits internes. L'édition comporte, outre l'intégrale des billets écrits de prison, d'autres correspondances et plusieurs poèmes.

Ruth Fivaz-Silbermann

■ Eglise

Timothy Radcliffe

Pourquoi aller à l'église ?

L'eucharistie, un drame en trois actes

Cerf, Paris 2009, 302 p.

En méditant la vie du Christ en ses diverses étapes, nous entrons dans une communion forte avec lui, dans le mystère de la transformation du monde par Jésus, grâce à sa Parole, à sa mort et à sa résurrection. Le visible et l'invisible se rejoignent. Or la messe, ce geste choisi par Jésus, nous place justement en sa présence. Nous revivons l'existence de Jésus, parole, sacrifice et communion, trois actes que l'auteur nomme : la foi, l'espérance, l'amour.

Lors du « troisième acte du drame de la grâce, l'espérance s'épanouit en amour. C'est le moment de notre rencontre avec le Christ ressuscité, de la victoire de l'amour sur la haine et de la vie sur la mort. (...) Dans la prière eucharistique, nous avons osé mettre notre espérance dans l'amour alors que la mort et la haine semblaient l'emporter. A présent, nous jouissons de la victoire de l'amour. »

Les multiples commentaires et explications nous laissent percevoir la beauté et la grandeur inouïe du drame vécu par Jésus. Tous les moments liturgiques nous relient d'une manière forte au Christ présent. Nous assistons au drame du Christ crucifié et ressuscité, ce qui inclut le désir de lui ressembler et

de faire corps avec toute l'humanité : il nous y envoie. Appelés à faire Eglise, corps du Christ, nous sommes reliés les uns aux autres, en communion, pour révéler ensemble l'amour de Dieu.

Timothy Radcliffe nous indique quantité de gestes pratiques qui découlent de cette prise de conscience. Dans un tel contexte, aller à l'église constitue une réponse à une invitation empreinte de gratitude, de confiance et d'humilité : l'accueil d'un rendez-vous avec la Personne la plus extraordinaire de l'Histoire.

L'écriture plaisante, avec de nombreuses citations et avec un brin d'humour anglais, rend agréable la lecture de cette réflexion concernant la démarche centrale de notre vie chrétienne. Ce texte captivant, marqué d'une vie intérieure mystique, nous aide à mieux découvrir le sens profond de la messe : cela fait du bien.

Willy Vogelsanger

Jean Chrysostome *L'eucharistie école de vie*

Sélection de sept homélies sur l'eucharistie
Migne, Paris 2009, 220 p.

Sont offertes ici sept homélies sur l'eucharistie par Jean Chrysostome, prédicateur de la fin du IV^e siècle dont le souci premier était celui de la conversion progressive et persévérante de son auditoire. Il s'adressait aussi bien à de futurs baptisés, car le catéchuménat d'adulte connaissait une forte expansion dans cette Eglise d'Antioche, qu'à certains chrétiens désinvoltes, marqués par leurs mauvaises habitudes païennes, ou encore à ceux qui risquaient de se laisser entraîner par le schisme des ariens.

Remarquons l'importance du thème sacrificiel dans les homélies de ce prêtre d'Antioche, surnommé *Chrysostome* (« Bouche d'or ») à cause de son exceptionnelle éloquence. Il voulait apprendre aux fidèles à exprimer leur reconnaissance (*eucharistia*) pour les biens reçus à travers la médiation du Christ et, ainsi, se démarquer des coutumes païennes qui consistaient à offrir en sacrifice animaux et plantes afin d'obtenir la faveur des dieux. S'il cherchait à favoriser la rencontre du Christ dans l'eucharistie, il enseignait aussi avec force que cette rencontre se fait dans l'aide donnée aux pauvres et aux prochains.

C'est avec grand soin que Jean Chrysostome préparait ses prédications. Il savait que ses auditeurs étaient très friands de théâtre ; aussi, en bon pédagogue, empruntait-il largement au domaine du spectacle. Il prétendait même leur offrir un « théâtre spirituel » dont l'enjeu était de passer du sensible à l'intelligible. La première approche de la foi reposait alors sur la représentation mentale des récits bibliques, en quelque sorte mis en scène, rendus vivants par une prédication enthousiaste. Elle engageait les auditeurs à devenir participants par un comportement accordé aux images présentées.

Ces sermons de l'Antiquité grecque chrétienne sont encore un modèle pour tous les gens d'Eglise de notre temps chargés d'instruire le peuple chrétien.

Monique Desthieux

■ Témoignages

Albert Rouet *J'aimerais vous dire*

Entretiens avec Dennis Gira
Bayard, Montrouge 2009, 346 p.

Mgr Rouet témoigne avec lucidité, transparence et courage. Dès l'introduction, le ton indique l'orientation du livre : « L'Eglise connaît elle aussi la tentation de se replier sur elle-même, de croire qu'avec la matérialité des mots, la rigueur des règles, elle résoudra les questions de l'homme. (...) On ne peut pas engager la vie d'une Eglise dans tous les durcissements, sinon elle perd sa signification. » A propos des réflexions de Mgr Rouet, *Prions en Eglise* (janvier 2010) souligne : « C'est le témoignage exceptionnel d'un homme conscient de ses responsabilités envers l'Evangile et l'Eglise. Il nous confie ce qu'il considère comme essentiel, en toute franchise. »

Mgr Rouet, évêque de Poitiers, 75 ans, a effectivement quelque chose à dire, tant sur le plan humain que sur le plan religieux, et en particulier au niveau de l'Eglise. Difficile de résumer le contenu de ces entretiens avec Dennis Gira, théologien et journaliste, mais soulignons-en deux aspects.

D'abord, il s'appuie toujours sur l'Ecriture, surtout l'Evangile et sur les Pères de l'Eglise, dont St Hilaire de Poitiers constitue une figure de proue. Ensuite, il évoque souvent la nécessité d'un vrai dialogue où chacun respecte l'autre dans son identité. Dans ce contexte, en parlant de l'obéissance, il pré-

cise : « Il y a bien sûr celui qui donne l'ordre et celui qui obéit, mais entre les deux se tient une mission... l'obéissance ne se joue pas à deux termes, elle se joue à trois termes. Le Christ obéit à son Père, mais il y a une mission qui est la raison même de l'envoi du Fils par le Père et cette médiation il ne faut jamais l'oublier... On peut donc diriger un diocèse autrement que par des ordres qui viennent d'en haut, puisqu'on s'est mis d'accord sur ce troisième pôle qui est l'objectif fondamental vers lequel on avance et sur les raisons pour lesquelles on a choisi cet objectif. » Autrement dit, « le plus important n'est pas l'obéissance, c'est la persuasion ».

Un tel ouvrage rejoint d'autres écrits de pré-lats qui manifestent un amour profond de l'Eglise et en même temps une souffrance de voir cette Eglise hésitante face à un monde qui a besoin de gestes évangéliques.

Willy Vogelsanger

Marie-Thérèse Esneault

Libre dans ma cellule

Une religieuse au cœur du monde

DDB, Paris 2009, 158 p.

« J'étais en prison et vous êtes venus me voir » (Mt 25,36). Vingt-trois ans durant, Marie-Thérèse Esneault est allée rejoindre sa « cellule-cathédrale ouverte sur le monde » : cellule en prison, cellule d'écoute et de contemplation. Elle témoigne, à l'âge de la retraite, de son parcours de musicothérapeute et d'aromacologue en prison, apportant aux prisonniers un parfum d'humanité et un sens de la dignité. « Cette relecture de mon histoire religieuse, je l'ai vécue, dit-elle, comme une démarche spirituelle. »

Le témoignage de cette Xavière, dans ses tâtonnements, ses combats, ses chutes et ses résurrections, nous touche par son espérance et son courage puisés aux sources de l'Evangile et des constitutions de sa congrégation. Sobriété et profondeur, sincérité et vérité rejoignent les interrogations et les émerveillements de tous ceux qui s'engagent pour féconder le monde de leur espérance.

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Essai

Maurice Bellet

« Je ne suis pas venu apporter la paix... »

Essai sur la violence absolue

Albin Michel, Paris 2009, 228 p.

« Ce qui menace l'être humain, c'est que disparaisse ce qui fait l'humanité de l'homme. » Cette violence absolue qui cherche à tuer l'humain en l'homme, à défaire l'autre, à l'avilir, à l'exploiter, à l'exclure et même à l'éradiquer est le mal humain par excellence. Ténèbres de l'inhumain où sont noyés ensemble bourreaux et victimes. Comme un virus mutant, la violence absolue est une maladie, une sorte de cancer qui utilise la vie contre la vie. L'auteur fait appel à un éveil d'humanité pour la combattre.

L'insoutenable rencontre de la figure du Crucifié ne peut être évitée. La violence de Jésus n'est-elle qu'une *violence-pour-la-vie* qui s'oppose à la violence meurtrière qui culmine dans la violence absolue ? Cette figure du Christ est loin de la religiosité douceâtre et un peu écœurante, uniquement centrée sur l'amour qui rejette le Christ *violence faite homme*. La question est de savoir ce qui s'opère en nous à partir de ce Nom-là, car le chemin passe par le plus obscur de nous pour retrouver notre humanité.

L'auteur, psychanalyste, prêtre et théologien (à son actif : une cinquantaine d'ouvrages) poursuit sa réflexion comme une marche sur des chemins de traverse, où l'on va et vient dans la répétition mais chaque fois sous un angle différent. Il faut « s'accrocher » pour suivre cette pensée en spirale, mais ô combien plongée dans l'actuel !

Marie-Thérèse Bouchardy

Aumonier Eric, *Apprends-nous à prier ! Dialogues d'un évêque avec des jeunes sur la prière chrétienne*. Parole et Silence, Paris 2010, 126 p.

Beauboeuf Stéphane, *La montée à Jérusalem. Le dernier voyage de Jésus selon Luc (9,51-19,48)*. Cerf, Paris 2010, 146 p.

Bliznakov-Perrot Béatrice, *Poèmes*. Slatkine, Genève 2009, 94 p.

Brottier Laurence, *Les « Propos sur la contrition » de Jean Chrysostome. Le destin d'écrivains de jeunesse méconnus*. Cerf, Paris 2010, 452 p.

*****Col.**, *Le fils prodigue et les siens (XX^e-XXI^e siècles)*. Cerf, Paris 2009, 314 p. [42517]

*****Col.**, *L'Etat sans confession. La laïcité à Genève (1907) et dans les contextes suisses et français*. Labor et Fides, Genève 2010, 250 p. [42536]

Danneels Godfried, *Confidences d'un cardinal*. Fidélité/Racine, Namur/Bruxelles 2009, 176 p.

Decoin Didier, *Dictionnaire amoureux de la Bible*. Plon, Paris 2009, 662 p.

Du Roy Olivier, *La règle d'or. Le retour d'une maxime oubliée*. Cerf, Paris 2009, 178 p.

Fred Robert, *Tempête*. Slatkine, Genève 2009, 76 p.

Gouguenheim Sylvain, *La réforme grégorienne. De la lutte pour le sacré à la sécularisation du monde*. Temps Présent, Paris 2010, 264 p.

Gozier André, *Le mystère monastique, une approche de Dieu*. Lethielleux/Desclée de Brouwer, Paris 2009, 146 p.

Henrici Peter, *Hegel für Theologen. Gesammelte Aufsätze*. Academic Press, Fribourg 2009, 230 p.

Joly Chantal, *Petite vie de Dom Helder Camara. L'empreinte d'un prophète*. Desclée de Brouwer, Paris 2010, 150 p.

Le Guillou Marie-Joseph, *Vivre en amitié avec Dieu*. Parole et Silence, Paris 2009, 96 p.

Maccio Charles, *Chrétiens et justice sociale*. Chronique Sociale, Lyon 2009, 304 p.

Maldamé Jean-Michel, *Le Paraclet. L'Esprit qui donne vie*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 240 p.

Martini Carlo Maria, *Nous sommes tous dans la même barque*. Desclée de Brouwer, Paris 2010, 138 p.

Matteo Marie-Agnès de, *S'ouvrir à la fécondité de l'Esprit. Fondements d'une pastorale d'engendrement*. Saint-Augustin, St-Maurice 2009, 224 p.

Meriboute Zidane, *Islamisme, Soufisme, Evangélisme. La guerre ou la paix*. Labor et Fides, Genève 2010, 288 p.

Merton Thomas, *L'expérience intérieure. Notes sur la contemplation*. Cerf, Paris 2010, 264 p.

Saussure Thierry de, *L'inconscient, nos croyances et la foi chrétienne. Etudes psychanalytiques et bibliques*. Cerf, Paris 2009, 320 p.

Siffer Nathalie, *« Q » ou la source des paroles de Jésus*. Cerf, Paris 2010, 216 p.

Sobel Jérôme, *L'aide au suicide. Contre l'acharnement thérapeutique et palliatif. Pour le droit de mourir dans la dignité*. Favre SA, Lausanne 2009, 128 p.

Spaemann Robert, *Les personnes. Essais sur la différence entre « quelque chose » et « quelqu'un »*. Cerf, Paris 2009, 360 p.

Vigée Claude, *La double voix. Poèmes, essais et entretiens nouveaux, cahier parisien, extraits de lettres d'autrefois*. Parole et Silence, Paris 2010, 192 p.

Vous trouverez ces livres

au CEDOFOR

le Centre de documentation et de formation religieuse.

Pour en savoir plus et vous abonner à ses services :

www.cedofor.ch

Comme le temps passe...

Chaque samedi, je vais au marché aux puces fouiller dans des cartons crasseux pleins de trésors sans prix. Et c'est ainsi que la semaine dernière, je suis tombée sur une boîte à couture remplie d'antiques bobines, de morceaux de ruban et de boutons. En l'ouvrant, j'ai perçu la présence vivante de la vieille dame à qui tout ça avait appartenu, ce qui m'a beaucoup réjoui. Car, en vérité, ce ne sont pas des objets que je vais pêcher au marché. Ce sont des rêves, des murmures, du labeur, des odeurs, des sourires, des larmes. Et je les ramène à la maison, en l'honneur de ceux et celles qui les ont vécus et qui ne sont plus là pour les raconter. C'est ma façon à moi de freiner la folle course du temps, qui va de plus en plus vite à mesure que coule la vie, comme nous l'expérimentons tous en vieillissant.

Eh oui ! le temps a le mors aux dents, plus il passe et plus il s'emballé. A preuve, hier c'était Noël et aujourd'hui c'est Pâques. Où sont passés les mois manquants ? Je m'interroge. Je me souviens du temps d'avant, quand j'étais gosse et que l'année durait un siècle au moins. Je n'en finissais pas d'aller à l'école, de jouer dans la cour avec mes copines, de regarder par la fenêtre le ciel de printemps ou d'automne. Les vacances étaient si longues qu'on n'en voyait jamais le bout. Chaque instant était comme un fruit mûr, gorgé de découvertes et d'aventures, entouré d'autres instants tout aussi parfaits, et la vie s'égrenait ainsi en un chapelet de beaux grains ronds délicieux à croquer, et il n'y avait ni passé ni futur, juste le suave cadeau du présent.

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui est en voie d'extinction. A peine les guirlandes de Noël emballées que voilà les lapins de Pâques. Pâques, porte entrouverte sur l'éternité - sauf qu'il est bien difficile de s'en souvenir quand on est pris dans une telle chevauchée sauvage qu'elle nous précipite tous déjà vers l'été, la rentrée des classes et la prochaine fête de Noël. Et c'est ainsi qu'avec ses évé-

nements petits ou grands, notre vie se passe à galoper; bride abattue, crinière au vent de l'éphémère, avant d'accomplir l'ultime plongeon, au fond des oubliettes de l'histoire. Pour recoller les pots cassés, pour redonner sa chance au présent, il faudrait arrêter le temps, mais comment ? Nul ne sait faire un truc pareil, à part les héros de science-fiction. Et les poètes.

Et justement, au Japon, ils ont trouvé une solution très poétique bien que passagère : ils vont admirer la floraison des cerisiers. Celle-ci débute en janvier à Okinawa, pour s'étendre, de semaine en semaine, jusqu'à Hokkaidō. Chaque soir, la télévision renseigne les gens sur la progression de ce phénomène végétal qui intéresse l'ensemble de la population. Car les fleurs de cerisier, dans leur blancheur fragile, sont aussi un puissant symbole culturel, illustrant le code d'honneur des anciens samouraïs : vivre en beauté, mourir en beauté. Voilà pourquoi la contemplation des cerisiers est une démarche non seulement artistique, mais aussi philosophique et même spirituelle. Si le Japon tout entier se donne rendez-vous au printemps dans les parcs et les ver-

gers, c'est pour méditer, toutes affaires cessantes, sur l'évanescence splendeur de la vie. Après quoi chacun retourne au boulot, repris dans l'engrenage fatidique, tandis que la beauté de la vie s'émiette et finit au fond du fossé, en un amas de pétales blancs qui n'enchangent plus personne, hormis les enfants qui voudraient bien jouer avec, et quelques poètes un peu paumés qui rêvent de les ranimer.

Et justement, au fond de la boîte à couture ramenée du marché aux puces, parmi les bobines et les boutons, j'ai trouvé un petit papier avec un message enfantin qui disait : « Grand-mère, tu es la plus grande et je t'aime. »

Gladys Théodoloz



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Editions Saint-Augustin



Jean-Pierre Souviron

**La Messe
est une fête**

Fr. 36.–

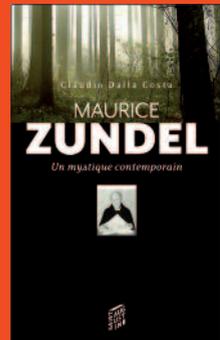


Claudio Dalla Costa

Maurice Zundel

Un mystique
contemporain

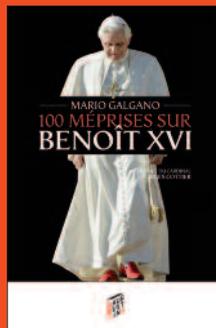
Fr. 39.–



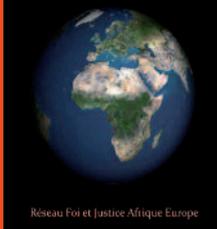
Mario Galgano

**100 méprises
sur Benoît XVI**

Fr. 35.–



Christine von Garnier
L'Afrique pour passion
10 ans d'engagement en Suisse



Christine von Garnier

**L'Afrique
pour passion**

10 ans d'engagement
en Suisse

Fr. 39.–



*Thierry Collaud et
Concepcion Gomez*

**Alzheimer
et démence**

Rencontrer les malades
et communiquer avec eux

Fr. 25.–